

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSENT,
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE

Paraissant le 25 de chaque mois



TOME LXX

JUILLET A DECEMBRE 1884



On s'abonne à Paris

BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

RUE BONAPARTE, 82

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Chez tous les libraires

Droits de traduction et de reproduction réservés.

3141 — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. A. HETAUX.

d'un parti ; on voit, on balance, puis on se jette. « La vertu est un gouffre, il faut s'y précipiter. » Parole profonde. Dieu exige ce don de soi et ce passage par les ténèbres ; l'incertitude est la limite de la pensée ; le sacrifice est le passage de cette limite ; de l'autre côté est la paix, la possession, la jouissance. »

« Sacrifier sa pensée semble une mutilation, sacrifier son cœur, au contraire, un don et une effusion ; ne sacrifier rien de la pensée ; mais à la limite pousser le cœur en avant ; jusqu'ici je comprends, au delà j'aime, j'adore, je veux ». Pages 292, 293.

Ces citations que nous pourrions multiplier suffiront à donner une idée du genre de l'auteur. C'est moins la démonstration de la vérité par le raisonnement que par le sentiment, quoique le raisonnement n'y fasse pas défaut. M. Cochin était poète, et en outre d'une rare piété. Cela perce à chacune de ces pages.

On trouvera peut-être qu'un tel genre, en donnant un charme exquis à un livre, lui ôte quelque chose de sa force et de sa valeur réelle. C'est affaire d'appréciation, et il est bon que tous les genres ne se ressemblent pas.

Nous avouons d'ailleurs sans peine que cette façon de penser et d'écrire ne présente pas toujours la précision et la vigueur de la forme syllogistique. Mais il existe une multitude d'ouvrages religieux qui se distinguent par ces dernières qualités, et il est utile d'en trouver où le sentiment et la piété aient une plus large part.

On pourrait peut-être aussi signaler certains passages dans lesquels la pensée de l'auteur reste dans un vague où la rêverie tient plus de place que la réalité ; mais cela est rare, et en général, la poésie et la délicatesse de la forme n'ôtent rien à l'exactitude de la doctrine.

Ajoutons que M. Henry Cochin, éditeur de l'œuvre paternelle, fait précéder cette publication d'une préface historique et critique du plus haut intérêt. On trouve dans cette préface, à côté de la tendre et respectueuse admiration d'un fils pour son père, le talent d'un écrivain distingué et, ce qui vaut mieux encore, la foi éclairée et la piété d'un fervent chrétien.

Jean DU BASCHAMP.

8. — 7. ESSAI SUR LE SYMBOLISME DE LA CLOCHE

dans ses rapports et ses harmonies avec la religion, par M. l'abbé SAUVETERRE, chanoine honoraire de Bayonne auteur de l'*Essai sur la prière*, considérée comme la clef du Paradis. 1 vol. in-8° de xc-528 pages. 1883. Paris, Oeuvre de Saint-Paul. Prix : 6 francs.

LE SYMBOLISME DE LA CLOCHE, riche et beau sujet devenu peut-être un peu banal en raison du grand nombre d'écrivains qui l'ont successivement traité, n'en méritait pas moins d'attirer l'attention et pouvait fournir matière abondante à un livre aussi intéressant au point de vue historique, que pieux et édifiant au point de vue religieux ; M. l'abbé Sauveterre l'a compris depuis longtemps et s'y est essayé à plus d'une reprise. Il nous apprend lui-même, en effet, qu'il avait tracé dès 1853 une première ébauche du livre que nous avons aujourd'hui sous les yeux (1). L'ouvrage fut livré au public six ans plus tard en 1859, et la *Bibliographie catholique* en rendit compte assez longuement par la plume si autorisée de M. l'abbé Bourassé, aujourd'hui décédé (2). Plus d'un éloge mérité y était décerné à l'auteur, mais le critique dut aussi faire quelques réserves, signaler plus d'un point défectueux. Aujourd'hui que le livre reparaît remanié et amplifié, notre premier soin, avant de rédiger notre appréciation, a été naturellement de savoir si M. Sauveterre avait mis suffisamment à profit les avis, qui lui avaient été donnés avec tant de bienveillance, et qui n'avaient point passés inaperçus sous ses yeux, nous le savons pertinemment (3). Or, par malheur, il n'en est rien. Ainsi saint Grégoire de Tours, qui n'appartient qu'à la seconde moitié du VI^e siècle, comme l'avait fort justement remarqué M. Bourassé, n'en est pas moins toujours avancé d'un siècle (4). On prétend même qu'il a écrit son histoire avant que S. Benoît eût rédigé sa Règle monastique, vers 520 (5). De même, notre devancier avait réprouvé avec raison nombre d'expressions qui, appliquées à la cloche, ne sont pas peut-être exemptes d'erreur. Or ces expressions n'en ont pas moins été maintenues au détriment de la liturgie et de la saine théologie (6). Nous pourrions signaler d'autres faits du même genre et certaines inexactitudes grammaticales, historiques et litur-

(1) *Essai sur le symbolisme de la cloche*, p. 82.

(2) *Bibliographie Catholique*, t. XXII, p. 489 (décembre 1859).

(3) *Essai sur le symbolisme*, etc., p. LXXXIX et ailleurs.

(4) *Ibid.*, p. 20 et ailleurs.

(5) *Ibid.*, p. 18.

(6) *Ibid.*, passim et surtout p. 74, où l'on retrouve textuellement les phrases réprochées par M. Bourassé.

giques, mais ce qui vient d'être dit suffit assez pour montrer que l'auteur de l'*Essai sur le symbolisme de la cloche* n'a pas apporté tout le soin désirable pour améliorer son œuvre. Nous le regrettons d'autant plus vivement que M. l'abbé Sauveterre avait choisi un riche sujet et s'était tracé un plan qui prêtait à de très beaux développements. On reconnaît en outre en parcourant le livre, que l'auteur est un prêtre plein de foi, de piété et de talent, instruit et érudit. Il a même ordinairement consulté les meilleures sources. S'il eût su se borner dans ses développements, éviter les questions incidentes et les hors-d'œuvre, se garder des expressions exagérées, dépassant parfois sa pensée et la vérité théologique, il eût mené à bon terme une œuvre des plus utiles, et le succès eût assurément couronné ses efforts.

Après ces réserves que nous aurions voulu épargner à l'auteur, nous nous faisons avec bonheur un devoir d'ajouter que, malgré des lacunes et des déficiences, l'*Essai* sur le symbolisme de la cloche n'en est pas moins un livre recommandable à plus d'un titre. Il est écrit avec élégance et piété. Il offre des détails curieux sur l'origine et l'usage des cloches. On y trouve sur les mystères de la bénédiction des cloches, de leur sonnerie, de l'angélus et de la messe dominicale et sur divers autres points, des aperçus qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour tout dire en un mot, nous croyons l'ouvrage très propre à fournir d'excellents matériaux pour des sermons de circonstances et pour des méditations fructueuses et profitables.

DOM FRANÇOIS PLAINE.

4. — **8. FAMILLES (les) BIBLIQUES.** *Conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la paternité chrétienne*, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 de 421 pages. Paris, Palmé. Prix : 3 francs.

Dans cette ère d'appauvrissement intellectuel, où les livres sérieux sont si rares et les œuvres avortées et incomplètes si communes, où tant de plumes ignorantes et légères effleurent les plus graves questions, les embrouillent et les dénaturent, au lieu de les élucider et de les résoudre, il y a plaisir dans la rencontre d'un esprit élevé, d'un travailleur consciencieux et infatigable aux prises avec une idée féconde et actuelle. On aime à le voir en explorer tous les recoins, en examiner toutes les faces, en déduire toutes les conséquences, en tirer tous les enseignements.

Ainsi fait le P. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Voici seize

ans que, dans des réunions mensuelles, il parle du même sujet au même auditoire. Le sujet est vaste et d'une merveilleuse opportunité ; l'auditoire, choisi et composé d'hommes du meilleur monde, appartenant à la littérature, aux arts, à la politique, à toutes les carrières libérales. Depuis seize ans, l'orateur a su tenir en éveil toutes les attentions.

Six volumes sont déjà sortis de ce travail. Dans les quatre premiers le P. Matignon considère successivement :

Les droits de Dieu sur la famille,

Les droits et devoirs réciproques de l'État et de la famille,

Les épreuves et les joies de la famille,

Les devoirs des époux,

On le voit, c'est un traité complet sur la matière ; la famille y est étudiée dans tous ses éléments. Après ces quatre volumes, il semblait qu'il n'y eût plus rien à dire. L'auteur n'en a pas jugé ainsi. Tant qu'il reste un filon à exploiter dans la mine entr'ouverte, son œuvre n'est pas achevée. Le filon c'est l'histoire même de la famille.

Le P. Matignon a voulu remonter jusqu'à ses origines, la suivre à travers les siècles anciens, en marquer les décadences, les restaurations partielles, les successifs perfectionnements, pour arriver un jour à son intégrale reconstitution par Jésus-Christ.

Il lui a suffi pour cela d'ouvrir la Bible. Un premier volume, paru depuis un an, a raconté ce que fut la *famille* depuis le berceau de notre race jusqu'à Abraham. Un second, que nous avons sous les yeux et dont nous essayons l'analyse, la suit depuis la mort d'Abraham jusqu'à l'établissement de la royauté en Israël. Il contient douze conférences dont voici les titres :

- 1^o Naissance d'Esau et de Jacob.
- 2^o Substitution de Jacob à Esau.
- 3^o Voyage de Jacob en Chaldée.
- 4^o Retour de Jacob en Chanaan.
- 5^o Joseph vendu par ses frères.
- 6^o Joseph en Égypte.
- 7^o Mort de Jacob.
- 8^o Moïse et les siens.
- 9^o Le code de la famille en Israël.
- 10^o La loi du divorce.
- 11^o Les morts ; le lévirat ; le Goel.
- 12^o La famille aux temps des juges.

d'une main si sûre par Louvois et qui devait être comme son testament, fournissent au marquis de Sourches, attaché à la suite du Roi, quelques pages du plus haut intérêt. On comprend sans peine la fascination exercée par Louis XIV sur ses sujets, à le voir, malgré ses attaques de goutte, se rendre, comme un simple soldat, à la tranchée, s'approcher des lignes ennemies, « s'exposant, selon les expressions du duc du Maine, comme un jeune fou qui aurait sa réputation à établir. ». Quoi de plus charmant aussi et de plus cavalier que ce trait du jeune comte de Toulouse ? « Pendant que le Roi s'exposoit si terriblement, étant sur le bord du marais, le petit comte de Toulouse, qui n'étoit que dans sa treizième année, marchoit sur la pointe de la hauteur, à la petite portée du mousquet, avec le marquis d'O, son gouverneur, on lui tira quelques coups de canon et plusieurs coups de mousquet qui passèrent fort près de lui sans l'étonner aucunement, et, quand il eut marché quelque temps de cette manière, il se tourna vers le marquis d'O et lui dit : « Marquis, n'est-ce que cela ? » Le marquis d'O lui répondit : « *Non, Monsieur, mais cela pourroit en certaines occasions être un peu plus fréquent.* — Hé bien, lui répliqua le petit prince, *vous pouvez dire au Roi que cela ne me fait pas peur.* »

Peut-on quitter l'année 1691 et fermer le volume sans s'arrêter un instant à la mort de ce grand ministre, de « cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu, qui étoit le centre de tant de choses ! » On a attribué la fin subite de Louvois au chagrin causé par la levée honteuse du siège de Coni en Piémont, qui ruinait ses desseins contre le duc de Savoie et le prince d'Orange. Il est à peu près démontré aujourd'hui qu'il succomba à une attaque d'apoplexie pulmonaire. Mais ce coup de foudre ne pouvait pas paraître aussi naturel aux contemporains qui, depuis la mort de l'infortunée Henriette et de sa fille la jeune reine d'Espagne, voyaient dans tout événement de ce genre l'action du poison. Le marquis de Sourches se fait l'écho fidèle des bruits qui coururent au sujet de Louvois. « Le soir », dit-il, « on ouvrit le corps de ce ministre et la famille, croyant bien faire, fit promettre aux médecins et chirurgiens que, s'ils remarquaient quelque trace de poison, ils ne le diroient à personne ; tous gardèrent leur parole, mais d'Aquin, premier médecin, qui croyoit avec raison qu'aucune parole ne le pouvoit obliger à faire finesse à son maître d'une chose qui regardait son service, alla aussitôt trouver le Roi, et l'assura que le marquis de Louvois avait été

empoisonné de cette espèce de poison qui ne fait autre chose que flétrir le cœur et empêcher tout d'un coup la circulation du sang. Le Roi demanda ensuite d'où venoit qu'on avoit voulu lui faire finesse, et la chose devint publique. » Cette assertion du premier médecin du Roi, rapportée par un témoin aussi autorisé que de Sourches, n'infirmet-elle pas les conclusions du rapport de Dionis, tel qu'il est reproduit à la fin du troisième tome du *Journal de Dangeau* ?

Les *Mémoires du marquis de Sourches* nous fourniraient encore des récits également propres à soulever de curieuses questions et à répandre la lumière sur les faits déjà acquis. Mais il faut se borner. Constatons seulement que cette publication, commencée sous d'heureux auspices, tient tout ce qu'elle promettait, et laissons-la désormais suivre régulièrement son cours, en nous promettant d'y revenir quelquefois.

LÉON CHARPENTIER.

4. — 12. **ŒUVRES DE Mgr FREPPEL**, évêque d'Angers, t. VIII ; — Œuvres pastorales et oratoires, tome v. 1 vol. in-8° de 430 pages. — Paris : 1883. Roger et Chernovicz. Prix : 5 francs 50.

Ce nouveau volume va du 11 mars 1880 au 14 juillet 1883, et comprend plus d'une trentaine de discours, allocutions, lettres circulaires ou lettres pastorales : c'est dire qu'on y rencontre les sujets les plus divers traités avec l'autorité et la science que personne n'a jamais refusées à Mgr Freppel. Quant au style, ce point n'est pas à discuter. Nous trouvons, en particulier, à l'occasion des distributions de prix, des discours prononcés à des dates fort rapprochées : 22, 27, 29, 30 juillet, 4, 8 août 1880. On ne peut expliquer cette facilité et cette abondance que par une activité peu commune ; et nous voyons que Mgr Freppel a, dans les fécondes années de son enseignement, amassé de riches matériaux dont maintenant profitent les fidèles de son diocèse. Pourquoi nous attarder à des éloges ? L'évêque d'Angers est depuis longtemps en possession d'une réputation méritée. Mieux vaut indiquer ici les sujets de quelques-uns de ces discours : les luttes actuelles de l'Église, la vraie et la fausse éducation, l'utilité des exercices de grammaire, l'esprit de justice dans l'appréciation de l'histoire, l'étude des sciences, la piété, le recrutement des missionnaires, l'étude de l'histoire contemporaine, l'utilité du thème etc... etc... ; — de belles lettres pastorales sur

l'importance et la nécessité de l'instruction religieuse, la sainteté, la négligence à remplir les devoirs de la religion, le centenaire de sainte Thérèse, l'excellence de la foi ; — une remarquable conférence sur la loi de charité, etc... etc...

Nous n'avons pu nous empêcher de faire un rapprochement entre la noble attitude de Mgr Freppel, au milieu de nos députés, à l'occasion du vote des crédits pour le Tonkin, et le sentiment qui inspirait ces lignes d'un discours prononcé par l'évêque d'Angers le 28 juillet 1881 : « La carrière des missions est, en effet, une carrière de dévouement et de sacrifice, toujours remplie des travaux et des fatigues de l'apostolat, parfois couronnée par les souffrances du martyr. Grande et belle vocation, soit qu'elle ait pour théâtre cette presque île de Malacca où l'Angleterre sait si bien comprendre et apprécier l'action civilisatrice de l'Église catholique ; soit qu'elle trouve son terme dans ces fertiles vallées du Tonkin qui s'ouvriraient avec tant de facilité devant la France, si la France voulait y porter, avec les lumières de l'Évangile, ce génie de la colonisation dont elle avait su faire preuve à d'autres époques de son histoire. » (p. 127). Ces mots sont dignes à la fois de l'évêque et du député. — Et cette page, extraite de l'Allocution sur l'union et l'activité nécessaires dans les temps actuels ! « En vérité, Messieurs, nous sommes en ce moment, pour l'étranger qui nous regarde, un problème qu'il a peine à s'expliquer. Que l'immense majorité des Français soit attachée à la foi catholique, c'est un fait incontestable ; et cependant il y a des jours où, devant un grand devoir à remplir, on peut se demander où sont ces catholiques et ce que font ces catholiques ? Tandis que leurs adversaires agissent avec une ardeur digne d'une meilleure cause, eux se renferment dans l'inaction ; et le lendemain de la défaite ils sont tout étonnés de n'avoir pas triomphé sans combat. Il en sera ainsi, Messieurs, tant que tous n'auront pas compris qu'il est des heures dans la vie d'un peuple où il n'est pas permis de se désintéresser de la chose publique, où l'abstention est presque un crime, où le devoir d'agir se mesure à la hauteur du péril. Oui, le devoir d'agir par la parole, par l'exemple, en payant de sa fortune, de sa personne, dans toutes les circonstances où la religion et la patrie commandent un sacrifice : voilà ce que je ne cesserai d'inculquer aux catholiques de mon diocèse ; et quand ce langage sera compris de tous, nous verrons des jours meilleurs se lever pour l'Église et pour la France. » (p. 313).

Lisez la Lettre pastorale sur l'excellence de la foi ; là, c'est le

pasteur qui parle, et il a le droit de parler parce qu'il prêche d'abord d'exemple. Doctrine solide, mise à la portée des plus humbles intelligences; raisonnement vigoureux qui ne laisse subsister aucune des objections du rationalisme; piété qui anime le cœur et l'entraîne à la pratique des devoirs énoncés: ces qualités et d'autres encore distinguent cette Lettre pastorale. Citons-en quelques lignes qui nous ont semblé particulièrement écrites pour les temps actuels: « Un des plus grands moralistes de l'antiquité chrétienne, saint Jean Chrysostome, disait au peuple d'Antioche: « Il est impossible que la foi ne vienne pas à vaciller où il n'y a plus la pureté de la vie. » Parole profonde, Nos très chers Frères, et qui marque bien le rapport intime de la vie de l'esprit avec la vie des sens: plus on accorde à celle-ci, plus on enlève à celle-là; c'est la loi de notre être, et cette loi se vérifie chaque jour. Parmi ceux qui ont eu le malheur de perdre la foi, combien n'en est-il pas qui, s'ils voulaient remonter à l'origine de leur défection, y trouveraient en première ligne le dérèglement des mœurs? Les passions sont comme d'épaisses vapeurs qui s'élèvent du fond de la conscience pour venir se placer entre l'œil de l'âme et le soleil de la vérité; on dirait autant de nuages qui interceptent les rayons de l'éternelle justice. Ah! si la foi ne contenait pas des préceptes à côté de ses dogmes, on pourrait contester cette relation si étroite entre le vice et l'incrédulité. Mais la foi commande à l'homme de maîtriser les sens au lieu de se laisser asservir par eux; elle lui ordonne de tenir son cœur assez haut pour que la matière n'arrive pas à le dominer. Voilà ce que l'on redoute en elle; c'est précisément ce qui gêne, ce qui déplaît, ce qui pèse; et l'on cherche à nier ce qu'elle enseigne, pour se dispenser de faire ce qu'elle prescrit. » (p. 345). Sans doute, l'idée n'est pas nouvelle; elle est plus ancienne que saint Jean Chrysostome; les Psaumes l'énoncent en maint endroit; mais jamais, plus qu'aujourd'hui, cette vérité n'a été utile. Littérature, art, commerce ordinaire des relations sociales, atmosphère même qui se respire, tout contribue à porter dans les âmes cet amoindrissement de la pureté de vie, cet affadissement incompatible avec la foi. Et, pour cette raison, il est bon de répéter, de répéter toujours, de commenter sous toutes les formes la pensée développée par Mgr Freppel dans la page que nous venons de citer.

Nous ne dirons rien de la Lettre pastorale à l'occasion du centenaire de sainte Thérèse: chacun a pu la lire au moment où elle a paru et le souvenir en est encore présent.

Nous nous arrêtons ; non pas, certes, qu'il n'y ait rien à ajouter, mais il faudrait multiplier outre mesure les citations, si nous voulions extraire quelques-uns seulement des beaux passages si nombreux dans ce volume.

A. BLANCHE.

4.5. — **13. PRINCIPES DE CRITIQUE HISTORIQUE**, par le R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. Bollandiste. Un vol. in-12, 290 p. Liège, librairie de la Société bibliographique. Prix : 3 francs.

5. — **14. OPERA PATRUM APOSTOLICORUM** textum recensuit, adnotationibus criticis exegeticis, historicis illustravit, versionem latinam, prolegomena indices addidit. F. X. FUNK S. Theologiæ in universitate Tubingense profes. P. O. volumen II. In-8° LVIII-372 p. Tubingue. Laupp. 10 francs.

5. — **15. REAL-ENCYCLOPÉDIE** der Christlichen alterthümer unter mitwirkung mehrerer fachgenossen bearbeitet und Herausgegeben von F. X. KRAUS. Herder. Fribourg en Brisgau : livraisons III à IX.

5. — **16. DIE CATACOMBEN**. Die alt christlichen Grabstätten. Ihre Geschichte und ihre monumente dargestellt von Victor Schultze, docent an der Universitat Leipzig. Mit Einem Titelbild und 52 abbildungen im Texte. In-8° 342 p. Leipzig. Veit.

Il en est de la critique, dit en commençant son excellent livre le P. de Smedt, comme de la liberté, les excès commis en son nom ont eu plus de retentissement que ses bienfaits. « Elle apparaît comme une faiseuse de ruines et on oublie tout ce qu'elle a édifié. C'est elle qui, par l'étude des inscriptions, des documents originaux, des monuments figurés, a établi d'une manière définitive et à la gloire de l'Église bien des faits restés jusque là obscurs ou controversés. Elle a cependant des adversaires nombreux, âmes honnêtes qui ont peur de ses hardiesses, ou âmes timides qui sont effrayées par ses contradictions. » Aux premiers, l'auteur répond qu'ils fournissent des armes aux adversaires de l'Église, qui profitent de leur défiance pour affirmer que les catholiques ont peur de la vérité ; aux seconds, il rappelle que toutes les sciences ont leurs hésitations, leurs contradictions même, et les sciences historiques plus que d'autres, car elles ont une cause de plus d'erreur, qui est le désir de trouver des arguments en faveur d'une théorie préconçue.

Mais il ne suffit pas du désir d'étudier sérieusement une question pour être un bon critique, encore faut-il connaître la méthode et s'en bien servir. Apprendre ces deux choses aux historiens, tel est

le but que s'est proposé l'auteur des *Principes de la critique historique*.

Le premier devoir du critique c'est l'amour de la vérité, qui parfois fait prendre l'historien pour un homme sans cœur. Il ne faut ni dissimuler ni atténuer une objection quand on ne peut la résoudre. Il ne faut non plus partir de principes à priori. Quand on agit ainsi, au bout de quelque temps de discussion, les deux adversaires se séparent, chacun rempli de mépris pour l'autre sans que la question ait avancé d'un pas. La seule arme qu'on ne puisse repousser, ce sont les documents originaux, les textes, les monuments. Tant qu'on n'a pas vu les textes on n'a pas de vraie science.

Mais, dira-t-on, substituer son jugement à celui des hommes instruits qui nous ont précédés, n'est-ce pas témérité et folie? Non certes, car des études nouvelles ont été faites, des documents nouveaux mis en lumière qui rendent facile à une intelligence ordinaire la solution d'une question qui semblait autrefois inextricable à des hommes de génie.

Il ne faut du reste pas oublier que la certitude historique diffère essentiellement de la certitude métaphysique. Cette dernière est produite par un seul argument concluant. La certitude historique au contraire naît souvent d'un ensemble de détails, d'une quantité de petits faits dont chacun n'apporte pas la certitude séparément, mais dont l'ensemble entraîne la conviction.

Ces préliminaires établis, à quelles sources puisera l'historien? Après une connaissance générale, et sous toutes réserves, prise dans les manuels, il faudra aborder les originaux le plus vite possible, vérifier les textes, se mettre au courant pour cela de la littérature spéciale de chaque question, chose facile aujourd'hui du reste; grâce à l'habitude de faire précéder les livres d'index bibliographiques complets. Il faut se servir de bonnes éditions avec des variantes. On sera vite récompensé de la peine prise, car rien n'est plus charmant que la lecture des textes contemporains, les ouvrages modernes les mieux faits n'ont pas la même saveur.

Le principe général de la critique doit être celui-ci: l'historien est un juge d'instruction et ses devoirs sont ceux d'un magistrat intègre. Il doit donc d'abord vérifier le nom et les qualités des témoins, autrement dit, s'occuper de l'authenticité des textes. Les anciens produisaient souvent des ouvrages sous des noms supposés, il serait donc facile d'être induit en erreur, si on ne vérifiait pas les titres de chaque témoignage. La paléographie, la diplomatique, sont ici

A. — 24. **VIE DE Mgr DAVELUY**, évêque d'Acônes, vicaire apostolique de Corée, mort pour la foi le 30 mars 1866, par Charles SALMON, chevalier de S. Grégoire-le-Grand, membre de la Société des Antiquaires de Picardie. — 1 vol. in-8° de xx-647 p., 1 ou 2 volumes in-18 jésus de xx-323-325 pages. 1883. Paris, Bray et Retaux ; Amiens, Lambert-Caron. — 2 in-12, 4 francs ; in-8°, 6 francs.

L'histoire des apôtres de nos jours ne le cède ni en intérêt ni en édification à celle qui nous reporte aux premiers jours du Christianisme ; et quand à ces courses, à ces labeurs, à ces dangers, à ces péripéties de toute nature, vient s'ajouter la couronne à jamais glorieuse du martyr, on croirait lire les Actes les plus émouvants des siècles de Néron, de Décius, de Dioclétien. Tel se présente à nous l'ouvrage dont on vient de voir le titre. Il n'est point écrit avec recherche, mais il est bien conçu, habilement coordonné, complet dans toutes ses parties. M. Salmon a soin de décrire les lieux, les personnes, les circonstances, au cours de son récit, de manière à ne rien laisser d'obscur ou d'indécis. Aussi le suit-on avec un très-grand charme. Il a su d'ailleurs s'entourer des documents utiles, interroger les lettres de famille, les dépositions des témoins, appeler à son aide les *Annales de la Propagation de la Foi* et quelques ouvrages spéciaux, notamment celui de M. Dallet sur l'histoire de la Corée, si confuse encore, et dont nous ne savons rien que par les missionnaires. Les chapitres consacrés par l'auteur à ce dernier sujet ont vraiment du mérite, et accusent autant de sérieuses investigations que de jugement et de sagacité. Mgr Daveluy est un pontife de notre temps, né et élevé parmi nous, immolé hier pour ainsi dire, et à tous ces titres nous intéresse spécialement. L'Esprit de Dieu continue ses merveilles et forme toujours ses saints, quelque profondes que soient les misères des temps.

C'est à Amiens, en 1818, que naquit Antoine Daveluy, d'une famille honorablement connue dans le commerce et éminemment chrétienne. Il était d'un caractère vif, spirituel, extrêmement gai. On le mit de bonne heure aux études chez les Jésuites de Saint-Acheul, et, lorsque cette illustre maison fut fermée devant les clameurs des prétendus libéraux, au petit-séminaire de Saint-Riquier. Personne n'eût soupçonné qu'un enfant si ami de la joie bruyante pût jamais songer à embrasser les rigueurs de la vie sacerdotale. C'est ce qui arriva pourtant, sous l'inspiration d'une foi vive et d'un besoin de dévouement. Dès 1834, ses études littéraires ache-

vées, à seize ans, il entra au séminaire d'Issy, puis à celui de Saint-Sulpice, et se fortifiait chaque jour dans sa vocation. C'est là que lui vinrent ses premières idées des missions dans les pays infidèles, qui ne le quitteront plus, même lorsqu'il exercera dans son diocèse le saint ministère à titre de vicaire. Son biographe nous expose ses œuvres de zèle, son esprit de piété profonde, sa dévotion singulière à la Très-Sainte Vierge et à l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, qu'il établira plus tard en Corée. Il fut ordonné prêtre en 1840, et placé à Roye, où l'on ajouta à ses fonctions l'aumônerie des Dames Ursulines. De là il partit, en 1843, pour se consacrer à la maison et à l'œuvre des Missions-Étrangères de la rue du Bac à Paris.

L'un des attrait de ce prêtre si pieux est son affection pour sa famille, qui en était si digne. Les lettres qu'il écrit à ses parents, à toutes les époques de sa vie, forment dans ces deux volumes une collection riche et bien douce à parcourir. L'esprit s'y montre élevé, étendu, convaincu de ce qu'il dit, mais le cœur s'y montre plus vaillant encore et tout exquis, embaumé de parfums presque célestes.

Bientôt on destine M. Daveluy à l'extrême Orient, et il s'embarque pour Macao. Voyage long, fatigant, périlleux à certaines heures, et qu'il narre lui-même avec sa gaieté habituelle et ses saillies intarissables. Il séjourne quelque temps à la procure de Macao, désirent intérieurement le poste le plus dangereux, la Corée par conséquent, mais attendant avec patience l'indication de la volonté de Dieu. Ses souhaits furent comblés : il fut appelé par ses supérieurs à évangéliser ce rude pays, enseveli derrière une barrière infranchissable, séparé du reste du monde, le dernier sans doute qui ait entendu la bonne nouvelle, et teinte du sang de ses premiers missionnaires. Aller en Corée c'était courir à la mort : le fervent apôtre tressaillait de bonheur à la pensée d'être immolé pour Jésus-Christ. Si ce livre tombe entre les mains de quelque libre-penseur, il ira d'étonnement en étonnement, ne comprenant absolument rien à cette atmosphère catholique où l'on aspire au supplice comme à la délivrance et à la gloire. Cet homme a sans doute traité d'amplification de rhétorique l'histoire des vieux martyrs : et la voilà vivante sous ses yeux, dans une troupe d'hommes de son pays et de son âge, car ils sont plusieurs ; ou plutôt c'est toute une race !

Aborder en Corée fut pour M. Daveluy chose difficile et longue, où il sembla que la Providence opérait en sa faveur un miracle. Ici,

notre biographe traite, comme nous l'avons dit, des annales de ce royaume barbare, et des premières tentations d'évangélisation qui lui vinrent du Japon en 1594. Elles y produisirent peu de fruit. Et néanmoins un certain nombre de chrétientés disséminées s'y étaient maintenues ; quelques missionnaires avaient pu y arriver dans le premier tiers de ce siècle, lorsque l'affreuse persécution de 1839 vint de nouveau couvrir de sang l'inhospitalier pays. Grâce à Mgr Ferréol et à M. Daveluy, dont le successeur de Mgr Ferréol, Mgr Berneux, fit bientôt son coadjuteur, des catéchistes furent formés et envoyés, une sorte de séminaire fondé, les saints ordres conférés à plusieurs sujets coréens, mais toujours en secret, aucune liberté de religion n'étant accordée par le despote qui régnait à Séoul. Il est aisé d'imaginer à quelles privations, à quelles alertes, à quelles maladies, furent soumis ces dévoués apôtres. M. Daveluy trouva le temps de joindre à ses travaux d'apostolat des études considérables, en partie conservées, sur les souvenirs et les actes de l'Église Coréenne, jusque-là parfaitement inconnue. Ce fut lui aussi qui traduisit en langue du pays, pour la collection de M. l'abbé Sire, la bulle de l'Immaculée Conception.

On n'attend pas de ce compte-rendu qu'il accompagne les missionnaires dans leurs courses. Ce sont des pages qu'il faut lire au volume. Arrivons au martyre. C'est en 1866, de janvier à mars, et au moment où l'expédition anglo-française de Chine avait fait naître de grandes espérances chez les chrétiens de la Corée, qu'une persécution comme celle de 1839 ravagea les missions et fit de nombreuses victimes, entre autres NN. SS. Berneux et Daveluy, et cinq ou six missionnaires, décapités au bord de la mer, loin de la capitale, où l'on avait jugé impossible de troubler par l'effusion du sang les fêtes du jeune monarque. Le courage et la joie des martyrs firent sur la foule une impression extrême : il y avait là, évidemment, du surhumain. Les reliques ont pu être recueillies.

A Amiens, une grande solennité eut lieu, honorée de la présence de quinze évêques, archevêques et cardinaux, en l'honneur du martyr Daveluy ; Mgr Mermillod fit le discours. Pour les catholiques, ce ne sont point là des obsèques, mais le sublime triomphe.

Livre recommandable à tous égards, précieux pour la famille et pour les bibliothèques paroissiales.

A.— 25. **VIE DE Mgr FAURIE**, membre de la Société des Missions étrangères, vicaire apostolique du Kouy-Tcheou (Chine) enrichie d'une carte géographique du Kouy-Tcheou, par M. l'abbé J. H. CASTAING, chanoine honoraire de Bordeaux. gr. in-8° xv-674 p. Paris. Lecoffre 1884. (1).

Voilà un livre sur la couverture duquel on pourrait écrire à bon droit : récit édifiant et curieux. Il renferme la vie d'un missionnaire mort à l'âge de 47 ans et quelques jours, après avoir évangélisé environ vingt ans l'une des provinces les plus reculées de la Chine. Naturellement le principal intérêt de cette biographie réside dans la partie qui retrace la carrière apostolique de Mgr. Faurie. Mais il est déjà très réel dès les premiers chapitres où l'auteur nous raconte la simple histoire d'un enfant pauvre qui, se sentant appelé au sacerdoce, trouve le moyen d'atteindre l'objet de ses désirs malgré tous les obstacles.

Louis-Simon Faurie naquit à Monségur, dans le département de la Gironde, le 12 juin 1824, d'une famille humble et recommandable. Un de ces bons prêtres comme il s'en trouve tant, l'aida à passer une jeunesse innocente et utile. Le 5 novembre 1838, Louis-Simon entra au petit Séminaire de Bordeaux, gouverné par un autre ecclésiastique saint et habile qui ne faisait pas consister la perfection d'une maison d'éducation dans une régularité mécanique et qui croyait que l'enfant, même au collège, doit conserver un peu de liberté et de spontanéité. Le 6 mai 1850, Mgr. Faurie, déjà diacre, dit adieu à sa famille et à son pays pour aller au Séminaire des Missions étrangères se préparer à l'apostolat lointain qu'il désirait depuis longtemps.

Désigné pour le Kouy-Tcheou, il quitta Paris le 12 mars 1851 et n'arriva dans la capitale de sa mission qu'au mois de mars de l'année suivante. Tout le personnel du vicariat apostolique se composait d'un évêque, Mgr. Albrand, de trois prêtres français, d'un prêtre chinois et d'environ deux mille chrétiens. La province qui mesure environ 110 lieues du Nord au Sud sur 270 de l'Est à l'Ouest, comptait alors quelque quinze millions d'habitants. Cette population se partageait en Chinois pur sang, musulmans, dans le Sud-Ouest et une race mêlée, issue de Chinois et d'aborigènes désignés sous le nom de Tchong-Kia-Tse. Les Chinois eux-mêmes se subdivisaient en deux partis politiques ; les uns acceptaient la

(1) Cet ouvrage a été honoré d'une lettre approbative de l'Em. cardinal Simeoni, préfet de la Propagande.

dynastie tartare qui règne sur le pays depuis plus de deux cents ans; les autres se prétendent fidèles à la dynastie chinoise dépossédée et sont en état constant de révolte sous le nom de Tchang-mao.

Les traités accordaient bien aux chinois la permission de pratiquer la religion chrétienne; mais ils ne garantissaient pas aux missionnaires européens le droit de résider dans l'intérieur de l'empire. Aussi, comme la tolérance, même envers les catholiques chinois, reposait tout entière sur la bonne volonté des mandarins, M. Faurie et ses collègues étaient-ils obligés de se tenir soigneusement cachés.

Le zèle du nouveau venu s'exerça d'abord auprès des élèves réunis au palais épiscopal, ou pour parler d'une manière moins ambitieuse, dans une sorte de grenier au dessus de la sacristie. Puis on lui confia le soin de former une nouvelle chrétienté à six lieues au sud de sa résidence. Le 22 avril 1854, la pauvre mission du Kouy-Tchéou perdait son premier pasteur, Mgr. Albrand; celui-ci en mourant ne craignit pas de désigner pour son successeur M. Faurie, bien qu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année et qu'il fût arrivé dans le pays depuis deux années seulement. Mais l'humble prêtre trouva le moyen d'échapper durant six ans à cet honneur bien peu enviable.

Ces années furent terribles pour la province. La guerre civile s'y alluma de toutes parts. Les succès des Tchang-maos, qui, partis du Kouang-Si, avaient déjà anéanti Nankin, la cour du midi, encourageaient les plus timides. Les musulmans avaient plus que triplé leurs possessions dans le Kouy-Tchéou. Les Tchong-Kia-Tse, las d'être en butte à des cruautés sans nom, à des trahisons odieuses, avaient fini par s'affranchir du joug chinois, et cherchaient à se maintenir indépendants afin de sauvegarder leurs biens et leurs vies. Enfin les chinois, fidèles à l'empereur, se soulevaient dans toutes les campagnes, pour venger sur les mandarins une oppression séculaire. Ceux-ci ne cherchaient qu'à pécher le mal en eau trouble, à s'enrichir et à s'attribuer de fausses victoires en ravageant des villages soumis, et en achetant des têtes que l'on enlevait de n'importe quelles épaules, excepté toutefois celles des ennemis armés. Le pillage le meurtre, l'incendie se promenaient à travers ce malheureux pays. Des contrées grandes comme un de nos départements ne conservaient plus ni une maison ni un habitant. Les deux tiers de la population, c'est-à-dire, dix-millions d'hommes disparurent en quelques années.

Oh! si plusieurs de nos hommes politiques se donnaient la peine de lire l'ouvrage que j'analyse! Ils y apprendraient ce qu'il faut penser

de la force de cet immense empire chinois, trois fois plus peuplé que le colossal empire russe ; de ses armées, nombreuses sur le papier, et bonnes seulement pour tyranniser les sujets inoffensifs, des êtres menteurs, lâches et cruels qui oppriment ces malheureuses contrées si faciles cependant à gouverner. Ils se demanderaient ensuite ce qui a pu jeter une aussi grande nation dans un abaissement si profond. Pour ma part, je crois qu'une des raisons les plus sérieuses est la fausse direction donnée à l'éducation et à la science chinoises. Qu'est-ce qu'un lettré de l'empire du milieu ? Un homme qui, après avoir perdu les plus belles années de sa vie sur les livres, a fini par savoir lire, écrire et composer un lieu commun littéraire ou moral, mais dénué de presque toute connaissance positive et pratique, c'est-à-dire bien inférieur à beaucoup d'Européens de quinze ans. Mais ce qui occasionne surtout l'infériorité du peuple chinois, c'est le manque des principes religieux les plus indispensables.

Dans la vie de Mgr. Faurie on entrevoit encore le moyen de protéger notre nouvelle colonie du Tonkin contre toute agression de ses voisins, en créant sur leurs frontières et même assez avant dans leurs provinces, des principautés indépendantes. On y reconnaîtrait aussi combien il est facile de régner en paix sur ces populations dont on obtiendrait tout par la douceur et la justice.

Mais revenons à la vie de notre missionnaire. En 1858, les victoires de l'armée Anglo-Française et le traité de Tien-Tsin n'arrêtèrent ni les ravages de la guerre civile ni ceux de la persécution. L'année suivante, la juste punition infligée à la perfidie chinoise et les clauses favorables à la religion imposées par nos troupes victorieuses, n'amenèrent pas un bien grand changement dans la situation du Kouy-Tcheou, trop éloigné du centre de l'empire pour être contraint de suivre docilement les ordres de la cour. Un misérable nommé Tien-ta-jen, décoré du titre de général, terrorisa la province durant plusieurs années. Mgr. Faurie, sacré évêque le 2 septembre 1860, osa lui tenir tête et usa dans une certaine mesure des droits nouveaux que lui conférait la protection de la France.

Enfin, en 1863, apparaît, dans cette histoire, un mandarin honnête. Son nom, qu'il est bien juste de signaler, était Lao-ta-jen, vice-roi du Yun-nan. Ce grand personnage prenant les traités au sérieux se mit en devoir de les faire exécuter. Il se lia d'une véritable amitié avec Mgr. Faurie et ne craignit point de faire parvenir à la cour l'éloge des résultats merveilleux que l'évêque catholique avait

obtenus en faveur des innombrables orphelins faits par la guerre civile. En un instant l'influence du grand missionnaire devint immense. On put croire que la population se convertirait en masse. Il s'efforça de rétablir la paix dans la province désolée et il y aurait réussi sans la mauvaise volonté d'un grand prêtre musulman et surtout sans les entraves que lui suscitaient les mandarins à peu près tous ennemis du bien public.

Ces espérances si consolantes diminuèrent bientôt. Le bon-vice roi Lao-la-jen retourna dans le Yun-nan. Les odieuses trahisons des mandarins ramenèrent, sinon la guerre civile, au moins un état de défensive qui s'en rapprochait fort. Le gouverneur, jaloux de l'ascendant de l'évêque et profondément scélérat, mais hypocrite, chercha sous main à lui susciter tous les embarras dont il put s'aviser sans épargner les persécutions sanglantes, toutes les fois qu'il pouvait s'y livrer sans se compromettre trop ouvertement. Il n'y réussit qu'à moitié et le bien continua à grandir quoique dans une moindre proportion.

Nous ne nous étendrons pas sur les dernières années de Mgr. Faurie. Appelé en 1869 au conseil du Vatican, il s'y rendit par obéissance au bon pape Pie IX. En 1884 on a déjà bien oublié ce qui s'y est passé et plusieurs voudraient glorifier les membres de l'opposition. Je les renvoie aux pages si simples de l'évêque missionnaire (p. 586 et sv.). Émanées d'un homme aussi droit et aussi bon elles me paraissent avoir une portée considérable.

Le 18 septembre 1870, Mgr. Faurie quitta Rome. Bientôt son cœur fut profondément blessé des malheurs de la France. Il vit son pays envahi par l'étranger et soumis à la tyrannie d'un tas de misérables. Frappé dans Bordeaux par des brutes qui le traitaient de Prussien il ne put s'empêcher de s'écrier douloureusement: « J'ai vécu vingt ans parmi les rebelles Chinois ; je n'ai jamais été battu. Il fallait donc, mon Dieu, que je revinsse en France, dans mon pays, à Bordeaux, pour subir un pareil traitement ». Le 15 février 1871, il s'embarquait à Marseille et le 21 juin il mourait avant d'avoir revu sa mission. Son corps y fut rapporté et la cérémonie de ses funérailles devint un véritable triomphe. Ce n'était que justice : car, au milieu de difficultés inouïes, cet homme grand et simple avait développé l'œuvre de la religion d'une façon prodigieuse et préparé, si les hommes n'arrêtent pas l'œuvre de la Providence, un avenir plus consolant encore.

— 26. VIE DE SAINT JEAN DE MATHA, fondateur de l'Ordre de la Très Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, par le R. P. CALIXTE de la Providence, Trinitaire, Président du couvent de Cerfroid (Aisne) ; 2^e édition, ornée de 26 gravures ; in-8° xvi-400, Paris, Bourguet-Calas, et Cerfroid. Prix : 7 fr. 50.

Dès le commencement de cet article, et pour en justifier la brièveté, nous tenons à déclarer sans trop d'orgueil, que nous saluons présentement une connaissance, déjà vieille de dix-sept ans. C'est en effet au mois d'avril 1867, que dans une Revue mensuelle (1), aujourd'hui disparue, pour dire mieux, interrompue momentanément, il nous était donné d'annoncer, de louer presque sans réserve et de recommander la *Vie de S. Jean de Matha... par le P. Calixte...* in-12...

Nous avons alors sous les yeux un livre de format modeste, d'un prix relativement modéré, d'une prétention incontestablement louable, puisque l'auteur écrivant la vie de son fondateur, qui est un grand saint, s'attachait surtout à faire goûter aux âmes chrétiennes les fortifiantes vérités de la morale évangélique. C'est ce que nous écrivîmes alors. Nous signalions aussi dans ce livre l'histoire, les œuvres glorieuses et les cruelles épreuves des Trinitaires ou Mathurins, dont l'auteur donnait un aperçu intéressant. Et ce n'était pas sans ressentir une sorte de fierté que nous pouvions saluer, en saint Jean de Matha, un des grands hommes de la France.

Retrouvant aujourd'hui, dans la deuxième édition, tout ce que nous avons loué dans la première, appréciant ensuite les développements, additions, annotations, et tenant compte des illustrations ou gravures, nous ne retirons pas nos éloges ; et pourtant nous sommes à nous demander si l'ouvrage a gagné en perfection autant qu'en étendue.

Le fond est bien le même, et cela devait être, pour ce qui regarde la vie, les vertus, les actes de charité et les miracles du saint fondateur ; il est le même aussi, quoique considérablement augmenté, pour l'histoire abrégée des Trinitaires, et pour leur destination possible, actuellement ou dans l'avenir, l'affranchissement des noirs. Dans l'appendice, nous avons soigneusement remarqué certains détails, notamment la prophétie du vénérable Pierre de Courvillon,

(1) *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des Frères de la Compagnie de Jésus.

trinitaire, martyr, qui prédit la fondation de la Compagnie de Jésus, quarante ans avant l'événement.

Mais nous avons remarqué en même temps quelques inexactitudes. Page 89, en note, il y a une erreur, légère il est vrai, de date; page 85, il y a une erreur plus grave, le R. P. Calixte y laissant croire que, dès l'an 1198, on célébrait solennellement la Chaire de S. Pierre à Rome, le 18 janvier : ce qui est un anachronisme de plus de trois siècles.

Ces observations sur le fond du livre amèneraient naturellement nos observations de détail sur le style, si le temps et l'espace nécessaire ne nous faisaient défaut. Nous ne soumettrons au R. P. Calixte qu'une seule remarque : de nos jours l'histoire, la biographie, les vies de saints, se composent avec le plus de faits et avec le moins de phrases possibles. La leçon qui se dégage d'un fait bien exposé, bien placé, n'en est que plus frappante.

Dieu nous garde de vouloir décourager un écrivain, qui est un Religieux, et partant notre frère. Nous souhaitons au contraire à sa *Vie de S. Jean de Matha*, dont le fond est édifiant et solide, nous souhaitons à ses autres livres, en particulier à ses *Fleurs du désert* (1), dont quelques-unes sont si suaves, tout le succès que méritent l'amour filial, le zèle apostolique et les généreux desseins du pieux auteur.

A. JEAN. S. J.

4. — 27. VILLE (1a) SOUS L'ANCIEN RÉGIME, par M. Albert BABAËU, ouvrage couronné par l'Académie française — 2^e édition revue et augmentée, 2 volumes in-12 de 376 et 374 pages (1884), Paris, Didier et Cie. Prix : 8 francs.

Les libres penseurs et les révolutionnaires ne cessent de nous présenter l'ancien régime comme le type de l'ignorance et de l'oppression. M. Babeau, dont la vaste et solide érudition est connue, répond victorieusement dans ce nouvel ouvrage, faisant suite au *Village sous l'Ancien Régime*, à ces déclamations des préjugés et de la passion. Mais qu'est-ce que l'ancien régime ? Il ne le dit pas avec précision ; seulement il s'occupe à fond du xvii^e siècle et du xviii^e, et bien que le xvi^e appartienne également à ce régime, il se contente de quelques échappées sur cette époque et sur le moyen-âge pour relier ces temps à son sujet. Ce travail important et de grande

(1) *Les fleurs du désert, ou vies admirables de quelques jeunes négresses*, précédées de considérations sur l'esclavage des nègres et les moyens de le faire cesser, par le R. P. Calixte de la Providence — 3^e édit., augmentée. — Paris, Bourguet-Calas.

valeur se partage en neuf livres qui, divisés en chapitres, sont ainsi intitulés : Les habitants, la municipalité, les finances, les juridictions, la garde, l'édilité, l'assistance, le culte, l'instruction. Il y a là des masses de détails, je voudrais en dégager les principaux caractères de la vie des cités.

Aux deux derniers siècles, ceux qui sont l'objet principal de cette profonde étude, la monarchie travaille à faire prévaloir, non pas précisément ce qu'on appelle l'unité nationale, mais bien l'omnipotence administrative. Il y a donc lutte incessante entre le pouvoir central et les libertés urbaines ; dans cette lutte les libertés meurtries ne succombent pas ; seule, la Révolution les frappe mortellement.

Le tiers-état, loin d'être victime des Ordres supérieurs, possédait la suprématie dans les villes par ses marchands et ses financiers ; il avait ses privilèges et ses exemptions de charges fiscales ; il était, dit M. Babeau, un État dans l'État ; voilà comment, suivant le mot absurde de Siéyès, il n'était rien ! La noblesse, si l'on exceptait quelques parties du midi et d'autres localités, se confondait avec la bourgeoisie, surtout avec celle qui vivait noblement dans les grands centres ; les évêques, les chapitres et les abbayes exerçaient de larges influences.

Ce qu'il faut noter, c'est que l'association était partout. On sentait le besoin de s'unir pour être fort. Les plus remarquables corporations étaient celles des Arts et Métiers que le moyen-âge, sous l'inspiration de la monarchie, avait fondées. « Comme la Commune, « chacune d'elles avait ses lois, ses chefs électifs, ses assemblées, sa « chambre commune, sa bannière, son blason, ses jetons, ses couleurs, et de plus ses confréries et ses fêtes religieuses. Comme la « Commune, tous ses droits sont consignés dans des chartes et plus « tard dans des règlements ; comme elle, elle a pour but la défense « des intérêts communs. » (t. I, p. 40). En outre, pour s'administrer librement et maintenir ses règlements tutélaires, elle avait à sa tête des syndics, des gardes-jurés, des maîtres. Pour les délibérations, les principaux ouvriers étaient admis et on tenait compte de leur opposition ; la plupart d'entre eux pouvaient devenir maîtres. (p. 51). La corporation avait un rôle municipal : elle jouissait des droits électoraux, et se faisait représenter dans le corps de ville. Politiquement, elle formulait ses vœux aux diverses représentations des États-Généraux. M. Babeau reconnaît que les communautés d'Arts et Métiers sauvegardaient l'ordre, la sécurité, la liberté de la com-

dans cette ville et son retour est mise dans son vrai jour par les nouveaux documents, parmi lesquels se trouve le procès-verbal de sa comparution devant la diète. On y voit clairement les mobiles dont s'inspiraient les partisans de Luther et l'esprit qui propagea leur œuvre. La réforme de l'Église, dont le masque les couvrait, avait bien peu de part dans leur but et leurs bruyantes démarches. On reprochait au nonce du pape d'avoir employé l'argent à profusion pour se faire des partisans et des appuis. Mais on voit maintenant qu'il était assiégé par les demandes, dont toutes ne pouvaient être repoussées, et que l'avidité allemande n'avait rien à envier à celle d'au-delà des monts.

Pour tout dire en un mot, l'histoire de la diète de Worms, qui a eu déjà plusieurs historiens, dont un tout récent en Allemagne, est entièrement à refaire.

Les humanistes, glorifiés par les luthériens, dont ils furent les partisans avoués et, pour la plupart, les auxiliaires, sont loin de gagner par la publication des nouveaux documents, qui font éclater leur vanité puérile et leur suffisance ridicule. Passionnés pour la phrase et le bel esprit, ne s'occupant que de littérature païenne, ils dédaignaient les sciences sérieuses et surtout la théologie. Aléander affirme avoir vu un fragment de lettre d'Ulric de Hutten, chargé de plus de cent corrections, certains mots étant changés jusqu'à dix fois. Mais de tous les humanistes le plus maltraité, et à juste titre, dans le recueil qui vient d'être publié, c'est leur chef, Érasme. Son rôle tortueux dans l'affaire de la Réforme, sa dissimulation, l'appui plus ou moins voilé qu'il prêtait aux novateurs, sont désormais placés hors de toute contestation, du moins pour la période dont il s'agit ici.

La plupart des personnages catholiques de ce temps reçoivent une vive lumière de ces lettres qui font mieux connaître leur but, leur rôle, leurs qualités et leurs défauts. Charles-Quint en sort amoindri. Mais Luther, ses partisans, les princes qui favorisaient plus ou moins la réforme, sont loin de gagner à être mieux connus. On voit plus clairement leurs trames et leurs manœuvres. On éprouve une surprise singulière en voyant que les luthériens avaient à Rome des agents qui les tenaient au courant de ce qui se disait ou se passait autour du pape.

Enfin, la publication de ces *monumenta reformationis lutheranæ* nous révèle plus intimement les causes, et nous fait suivre, pour ainsi dire, jour par jour, les progrès de la division dont l'Alle-

magne fut dès lors le théâtre, et qui aboutit promptement à la sauvage *guerre des paysans*, qui sera désormais mieux connue. « On reconnaîtra, disait tristement le cardinal Campeggio, ce que c'est que de donner au peuple la liberté de dogmatiser. Pendant que l'on discute, d'autres se préparent à agir. »

Ces quelques indications rapides suffisent à montrer l'importance et le prix de la publication que nous annonçons. C'est une réponse sans réplique au triomphal centenaire célébré l'année dernière en Allemagne en l'honneur du triste patriarche de la Réforme. Plusieurs écrivains catholiques publièrent à cette occasion des écrits remarquables, qui montraient le héros tel qu'il était, en détruisant l'aurole usurpée dont ses partisans voudraient l'environner. Les documents publiés récemment ne manqueront pas d'en provoquer de nouveaux, et de rappeler l'attention des historiens catholiques sur cette période. Puissent les publications de ce genre se multiplier ! L'Église ne craint pas la lumière. En ouvrant les archives du Vatican aux travailleurs, Léon XIII l'a prouvé une fois de plus, attendons-nous à d'autres révélations non moins intéressantes que celles des *monumenta reformationis lutheranæ*.

DOM LOUIS LÉVÊQUE O. S. B.

4. 5. — 100. MYSTIQUE (1a) DIVINE DISTINGUÉE DES CONTREFAÇONS DIABOLIQUES ET DES ANALOGIES HUMAINES, par M. J. RIBET, prêtre de Saint-Sulpice, directeur du grand séminaire de Lyon. **LES CAUSES DES PHÉNOMÈNES MYSTIQUES**. Tome troisième. In-8° de 732 pages. 1883. — Paris, Poussielgue. Prix : 8 francs.

Mgr Dupanloup ayant eu l'heureuse idée d'instituer un cours de théologie mystique dans son grand séminaire, le vénérable abbé Ribet, de la compagnie de St-Sulpice, en fut chargé, et ses leçons sont devenues l'ouvrage dont le troisième et dernier volume a paru l'année dernière, sous ce titre spécial : *les causes des phénomènes mystiques*. Les deux premiers volumes, soumis par l'évêque d'Orléans à l'examen d'un théologien compétent, méritèrent une appréciation que nous allons reproduire, car elle s'applique assez bien au troisième.

« La Mystique a des profondeurs, des obscurités où il serait facile de s'égarer ; mais l'auteur a appelé à son aide deux secours qui devaient le garantir contre l'erreur. Le premier est la théologie scolastique, qui apparaît dans de nombreuses citations de St Thomas, Suarez, etc., et vient ainsi apporter le contrôle de la doctrine ré-

vélée aux expériences et aux faits attestés par les saints et les autres mystiques. La scolastique, il est vrai, ne fait point connaître les phénomènes mystiques ; mais elle peut les comparer avec le dogme qu'elle enseigne, et juger de leur conformité ou de leur opposition. En second lieu, l'auteur fait un usage encore beaucoup plus fréquent des Mystiques les plus autorisés dans l'Église. A chaque page, on voit de nombreuses et longues citations de saint Bonaventure, de Richard et Hugues de Saint-Victor, de Gerson, de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de saint François de Salés, d'Alvarez de Paz, de Philippe de la Très-Sainte-Trinité, de Scaramelli, de Schram, etc. C'est appuyé sur des autorités si sûres, qu'il procède dans l'exposé des faits mystérieux de la contemplation et de l'union ; tout ce qu'il avance est prouvé par de nombreuses citations des auteurs, dont il reproduit le texte même dans ses notes. A ne voir que ces notes, il semblerait que le livre n'est qu'une compilation, puisqu'on pourrait avoir la doctrine entière en lisant seulement les textes cités ; mais ces textes sont si bien traduits et tellement fondus dans le corps de l'ouvrage, que, si on fait abstraction de ces autorités, on y trouve une œuvre originale par l'ensemble et la suite des matières, par l'ordonnance des différentes parties, par les explications claires, par les réflexions sobres qui caractérisent l'ouvrage. »

La méthode de M. l'abbé Ribet est exactement exposée dans ces paroles de l'examineur officiel. Nous devons ajouter, pour rester pleinement dans la vérité, que la matière du troisième volume étant différente de celle des deux premiers, appelait naturellement d'autres autorités et qu'on les trouve rapportées à la place qui leur convient. En effet, ce sont surtout « les contrefaçons » de la mystique, pour employer le langage de notre auteur, qui font l'objet de cette troisième partie.

Hâtons-nous de dire que ce volume s'ouvre par une fort belle dissertation sur un sujet d'une nature bien différente, mais qu'il était indispensable de connaître pour porter sur tout le reste un jugement éclairé. Nous voulons parler d'un traité sommaire sur ce que les théologiens appellent *ens supernaturale*. Le miracle en est une dépendance extérieure, et l'auteur donne de cette forme secondaire mais souverainement importante du surnaturel une doctrine complète puisée dans les meilleurs auteurs.

Dans la deuxième section du volume, M. Ribet étudie les phénomènes dont le démon est l'auteur. Les faux miracles, sur lesquels il est si facile de s'abuser, sont d'abord sagement distingués des vrais

miracles. Les hideuses manifestations de l'obsession et de la possession sont ensuite décrites avec l'indication des moyens que doivent employer les fidèles pour obtenir d'en être délivrés. Après cela, M. Ribet fait connaître à ses lecteurs ce qu'il y a de réel sous le nom de magie, commerce infâme que des hommes n'ont pas craint d'entretenir avec le démon dans le but d'obtenir des satisfactions coupables et sans obtenir souvent autre chose que le plus inévitable et le plus horrible malheur. Le pacte, les évocations, les maléfices, les faveurs diaboliques, le sabbat, sont tour à tour passés en revue, de même que plusieurs procédés de divination et d'enchantement. Nous croyons pouvoir dire que l'auteur fait partout preuve d'une doctrine solide et sûre.

Une dernière section est destinée à contester le rôle de l'imposture et l'influence des défaillances naturelles dans les phénomènes qu'on serait tenté d'assimiler par trop de précipitation aux phénomènes surnaturels. L'imagination et les troubles du système nerveux sont les deux facteurs principaux de cet ordre de faits et il importe de marquer les limites de leur efficacité; c'est ce que n'a pas manqué de faire notre savant théologien. Mais la nature de beaucoup de phénomènes où l'imagination et les nerfs ont leur part, l'ont forcé de ramener sur la scène le prince des magiciens; car beaucoup de ces phénomènes étranges qui depuis plus d'un siècle occupent une foule d'esprits plus curieux que sages et que l'on attribue à je ne sais quelles énergies inconnues de l'organisme humain, sont de purs phénomènes de magie.

L'esprit qui a continuellement inspiré le vénérable M. Ribet dans la composition et la rédaction de son docte et long ouvrage, se trouve, croyons-nous, fort bien caractérisé par ces mots de la conclusion: « La règle pratique, » c'est-à-dire la méthode à suivre pour discerner la vérité de l'erreur en une matière aussi obscure, « est dans un sage discernement qui, avant examen, ne rejette rien de tout ce qui est possible, mais n'affirme rien non plus qui ne soit prouvé; reconnaît à chaque chose son véritable caractère et la rapporte à la causalité qui lui convient: à la nature ce qui est naturel, au démon ce qui trahit sa tendance au mensonge et au mal, à Dieu ce que sa puissance peut seule accomplir, ce qui fait resplendir sa bonté, sa sainteté, sa grandeur. » M. Ribet a fait ainsi sans le vouloir l'éloge d'un livre tel que le sien et nous ajoutons que cet éloge est mérité.

L'ouvrage se termine par deux tables d'une véritable utilité: l'une contient « les noms des saints ou autres personnages, sujets ou

auteurs des faits mystiques, vrais ou apparents, allégués dans les trois volumes ; » l'autre est le catalogue alphabétique des nombreux écrivains que l'auteur a compulsés pour composer son ouvrage ; c'est un riche sommaire bibliographique sur cette intéressante question.

Nous ne finirons pas sans nous permettre un mot de critique sur un mot, sur le terme même de « la mystique », qui est le titre de l'ouvrage et qui revient à chaque instant sous la plume de l'auteur. « La mystique » est une expression employée pour la première fois, croyons-nous, par le traducteur de Görres et qui aurait dû ne l'être jamais. « Mystique » est un adjectif dont le sens est clair et facile à saisir avec son substantif naturel « théologie » ou « science. » On comprend sans peine que « la théologie mystique ou la science mystique » est la connaissance expérimentale de Dieu communiquée par Dieu lui-même à certaines âmes privilégiées. On comprend encore que ces âmes privilégiées, à cause de ces faveurs inouïes, incomparables, en un mot, mystiques, c'est-à-dire cachées dans le mystère naturellement impénétrable de la divinité, soient appelées, comme elles l'ont été par Bosuet, « les mystiques ». Mais ce terme de « la mystique » est-ce autre chose qu'un mot sans objet défini ? Comment surtout tolérer l'expression de « la mystique diabolique ? » Horrible contre sens, car rien n'est plus opposé à la science mystique que tout ce qui se rapporte au démon ; et en même temps contre-sens dangereux, car il porte le lecteur non prévenu à ranger les phénomènes les plus ignobles, les diableries, avec ce qu'il y a de plus saint, de plus noble, de plus divin.

J. DE BONNIOT, S. J.

3. 4. — 101. NOS PETITES COLONIES, par Fernand Hux et Georges HAURIGOT. 1 vol. in-12, vii-351 pages. 1884. — Paris, Poitiers : Oudin. Prix : 3 fr. 50.

La maison Oudin fait paraître en ce moment une *Bibliothèque de Géographie et de Voyages*, où nous pouvons déjà signaler des livres intéressants, tels que les *Pyrénées françaises*, *Voyage au pays des Maronites*, *de France à Sumatra*, *la Chine méridionale*, *nos petites Colonies*, etc. C'est de ce dernier volume que nous voulons entretenir nos lecteurs.

Trop souvent, le peu d'importance qu'offrent les petites possessions françaises, ne permet pas à nos géographes de s'y arrêter,

de nous les faire connaître en détail, et par suite de nous y intéresser. Un livre à part peut suppléer à cette lacune, et nous conduire pas à pas dans la vie intime de ces régions, où brille encore un reflet de la France. Celui que nous annonçons nous semble en général bien composé. Six cartes coloriées contribuent à faciliter la lecture de l'ouvrage, d'ailleurs élégamment édité ; elles permettent de suivre des yeux les régions qui y sont décrites et les scènes où se sont accomplis plusieurs faits relatifs à notre histoire nationale.

La pensée des auteurs, MM. Hue et Haurigot, a été d'unir l'histoire à la géographie. C'est une pensée excellente ; car ces deux sciences sont comme deux sœurs qui ne veulent point être séparées. C'est ainsi que nous parcourons successivement en Amérique *Saint-Pierre et Miquelon* ; en Afrique, le *Gabon*, et les possessions françaises de la *Côte-d'Ivoire* ; *Obock* ; *Mayotte*, *Nossi-Bé* et *Sainte-Marie* de Madagascar ; en Asie, les comptoirs français de l'Hindoustan ; en Océanie enfin, *Taïti* ; les îles *Marquises* et les deux archipels des *Tuamotu* et des *Gambier*.

Nous débutons par Saint-Pierre et Miquelon. Après une description peut-être un peu longue des deux îles (1), nous relisons quelques traits de nos luttes avec l'Angleterre. Les colons sont d'anciens Acadiens, qu'un vainqueur inexorable chassa de leurs propriétés d'Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Écosse, et qui ont inspiré à Longfellow son plus touchant poème, *Evangelina*. Puis nous étudions la population flottante, c'est-à-dire ces pêcheurs qui arrivent de France pour exploiter les bancs de Terre-Neuve. Nous assistons aux mille détails de ces pénibles labeurs, où l'Angleterre et l'Amérique nous font une rude concurrence. La France ne retire de la pêche à la Morue que onze millions de francs ; les possessions anglaises en retirent cinquante millions ; les États-Unis, cinquante-cinq millions ! La partie historique laisse peut-être à désirer dans cette étude ; elle ne nous précise pas assez quels droits nous conférèrent les traités, en face de nos rivaux, depuis l'article 13 du traité d'Utrecht, jusqu'aux négociations qui se poursuivent encore aujourd'hui.

En Afrique, nous assistons à l'occupation du Gabon en 1843 ; à la création de Libreville en 1849, à l'annexion du cap Lopez en 1862, à l'exploration de l'Ogooué, et à la fondation de Franceville et de

(1) Nous croyons qu'à la page 4 il faut lire St-Pierre au lieu de Miquelon (ligne 12). Pourquoi la carte ne marque-t-elle ni la ville de St-Pierre, ni le bourg de Miquelon ?

percement de l'isthme de Suez, au moment où Méhémet-Ali en conçut l'idée, c'est-à-dire en 1840.

Après m'être occupé à trois reprises d'une publication qui éclaire si bien l'histoire de M. de Metternich, j'éprouve le besoin de jeter un regard en arrière, et d'apprécier brièvement la valeur de cet homme d'État. Pour cela, je dois oublier qu'il a été notre adversaire pendant longtemps, qu'il a contribué puissamment à la chute de Napoléon I^{er}, et que durant le règne de Louis-Philippe, il a tenu notre pays à l'écart des conseils de l'Europe. En embrassant son œuvre avec le regard serein de l'historien, je constate qu'il a délivré sa patrie du joug de Napoléon I^{er}, qu'il l'a reconstituée et agrandie, au point de la rendre prépondérante pendant longtemps en Europe, qu'enfin il a procuré aux peuples fatigués les bienfaits d'une paix de trente ans. Pourrait-on citer un seul ministre qui, au dix-neuvième siècle, ait rendu d'aussi grands services à son pays et à l'Europe tout entière?

Des écrivains libéraux ont essayé de diminuer la gloire du chancelier, en lui refusant les qualités d'un administrateur, tout en lui reconnaissant les aptitudes qui font le diplomate accompli. Rappelant les abus qui ont signalé le règne de certains empereurs, ils en ont bien gratuitement rejeté la responsabilité sur M. de Metternich. Pour répondre à cette accusation, je passe la plume à M. A. de Hubner : « ... Il fut et il est encore fréquemment désigné comme le représentant de l'absolutisme, tandis qu'il était monarchiste, mais non absolutiste ; un adversaire du constitutionnalisme moderne, mais non pas un ennemi de la liberté. Partout où il le pouvait, il cherchait à agir dans ce sens ; mais — que de fois le lui ai-je entendu dire à lui-même ! — il comptait avec les facteurs donnés, c'est-à-dire que ses efforts se brisaient contre la résistance d'une coterie puissante, qui était puissante parce qu'elle tenait les fils de l'administration entre ses mains. Celui qui la dirigeait, passait pour un protagoniste des idées libérales, tandis qu'il n'était que le chef nominal d'une bureaucratie momifiée. Le prince de Metternich, encore entouré de l'éclat de sa puissance, se sentait paralysé, et il l'était en effet. Pourquoi ne s'est-il pas retiré à ce moment-là ? Je me suis souvent posé cette question autrefois. Aujourd'hui que l'expérience m'a éclairé, je comprendrais que le prince soit resté à son poste, quand même il ne m'aurait pas lui-même expliqué ses raisons. Il faisait corps avec l'édifice politique tel qu'il s'était constitué depuis la fin du Saint-Empire et les guerres de l'indépendance.

Sa retraite était synonyme d'un revirement incalculable dans ses suites..... »

Je n'ajouterai rien de plus. Je souhaite seulement qu'un historien consciencieux s'empare de ces matériaux, qu'il les mette en œuvre et qu'il en tire une histoire digne du chancelier. Sa vie serait un exemple pour les hommes d'État, et l'exposé de ses principes pourrait conduire à la solution de bien des problèmes regardés comme insolubles.

A. LEPITRE.

†. — **130. MONSEIGNEUR DE SÉGUR**, *directeur des âmes*, par l'abbé H. CHAUMONT, premier aumônier de la maison mère des frères des écoles chrétiennes, auteur des *Directions spirituelles*. 2 vol. in-12 de iv-460-514 p. 1884. Paris, Haton. Prix : 7 francs.

« Le temps d'un Directeur n'est pas à lui, mais à Jésus-Christ mon Maître, qui m'envoie des âmes pour les servir. Il faut que je sois toujours prêt. » Cette note assez incorrecte écrite par Mgr de Ségur comme fruit de ses méditations au temps où il se préparait à la prêtrise, nous révèle par sa tournure même qu'il avait dès lors l'intention de se consacrer tout entier à la conduite des âmes. Il ne peut parler de direction sans songer aussitôt à celle qu'il donnera un jour, tant son esprit et son cœur sont pleins de ce projet. Il veut être et sera en effet surtout directeur. C'est la mission qu'il a reçue d'en haut et qu'avec un soin jaloux la Providence lui gardera.

Impossible donc de faire connaître à fond Mgr de Ségur sans parler de sa méthode de direction et de ses relations intimes avec les âmes. Son frère, l'auteur des *Récits et souvenirs* le sentait mieux que personne, et s'il a par conscience laissé cette lacune dans son ouvrage, il désirait vivement qu'elle fût comblée.

A sa demande, M. l'abbé Chaumont s'y est employé de son mieux. Auteur de plusieurs livres ascétiques et l'ainé parmi les prêtres des fils spirituels du pieux prélat, il était naturellement désigné pour cette tâche consolante. Il l'a remplie en deux volumes qui traitent : 1^o De la préparation de Mgr de Ségur à sa mission de directeur ; 2^o De sa méthode de direction ; 3^o De l'application de cette méthode. Le plan est irréprochable, mais deux volumes de près de cinq cents pages chacun, c'était peut-être beaucoup pour n'en jamais sortir.

Du moins, rien n'était mieux conçu que d'aller chercher dans les

papiers intimes du séminariste l'origine du zèle fervent qui plus tard animera le prêtre. Il est tel passage du règlement de vie tracé par Mgr de Ségur au sortir du séminaire où l'on pourrait trouver le germe de cette riche moisson qu'il a faite dans le champ du Père de famille. Lisons plutôt ces quelques lignes sur le Sacrement de pénitence : « M'y dévouer tout entier, surtout à la confession des enfants pauvres. Esprit de foi, de charité, de prudence ; ne les voir, ne les aimer qu'en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une seule âme vaut la vie et la passion du Dieu sauveur. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* ». Ces mots renferment tout le programme de son existence, et M. l'abbé Chaumont a bien raison d'en faire la remarque. D'autres citations qu'il multiplie à profusion sont moins significatives ; quelques-unes de ces notes du Séminaire pourraient même passer pour des résumés de sermons entendus, si l'on ne savait d'ailleurs que l'abbé de Ségur avait l'habitude de mettre par écrit ses plans d'oraison et si l'on n'y trouvait de loin en loin une allusion discrète à des souvenirs personnels.

Le secret de sa formation sacerdotale, — cela ressort de la lecture de ses papiers intimes, — fut l'habitude prise de bonne heure de s'identifier avec Jésus. « Notre-Seigneur, écrit-il, est l'unique Maître des cœurs et l'unique Directeur... Donc être tout perdu en lui, pour que son action directrice ne soit pas entravée par l'action humaine. Être un autre Jésus-Christ pour les âmes ». Vivre en Jésus, voilà Mgr de Ségur tout entier. Ce fut aussi le premier principe de la direction qu'il donna aux autres ; tous ses efforts n'eurent d'autre but que de former dans les Chrétiens la vie de Jésus. C'est au point qu'un de ses pénitents, peu intelligent des choses spirituelles, s'écriait : « Mgr de Ségur est un bien saint homme, mais il a une idée fixe ; c'est toujours la vie de Jésus en nous qui revient sur ses lèvres à propos de tout. Il ne sait en vérité que cette leçon. » Propos, dit justement M. l'abbé Chaumont, qui voulait être une critique respectueuse et dans lequel il y avait le plus bel éloge qu'on pût faire d'un directeur des âmes. L'unité de vues est en effet la première qualité d'une direction sérieuse ; sans idée fixe, on ne fait rien de suivi, on éparpille ses forces au lieu de les concentrer ; et le cœur humain est un peu comme la pierre dure, un déluge peut y passer sans laisser de traces, tandis que la goutte d'eau tombant toujours au même endroit finit par en avoir raison.

Avec Mgr de Ségur ne craignons pas du reste la monotonie. Dans sa méthode spirituelle, tout part de la vie de Jésus, tout y revient

comme le sang part du cœur et revient au cœur ; mais son principe est fécond et peut se traduire sous les formes les plus variées. On peut dire qu'il n'en a qu'un ; car toutes les saintes pratiques énumérées par M. l'abbé Chaumont comme autant de principes secondaires de direction, la fréquentation des sacrements, les œuvres chrétiennes, la dévotion à la Sainte-Vierge, l'amour de l'Église et du Pape, la bonté envers tous, ne sont en réalité que des moyens de développer la vie de Jésus dans les âmes. Insistons un moment sur quelques-uns, ceux surtout qui lui ont valu d'injustes critiques.

Mgr de Ségur a été dans notre siècle l'un des plus ardents apôtres de la communion fréquente. Il a combattu de toutes ses forces les derniers rejetons de l'hérésie janséniste si vivace sur le sol de France. La victoire est désormais définitive, et certes il y a contribué plus que personne. Aucun directeur n'oserait plus aujourd'hui recommander comme une vertu la communion rare ; si dans la pratique on agit trop souvent comme si elle paraissait recommandable, cela vient ou de l'apathie des populations qui ne répondent pas aux invitations pressantes de leurs pasteurs, ou peut-être du facile découragement de certains prêtres qui voudraient récolter sans avoir donné une culture suivie et méthodique. Ceux-là ont bien quelque raison pour redouter la communion fréquente. La même inertie qui les empêche d'en établir l'usage pourrait, s'ils l'adoptaient comme règle, nuire à la direction nécessaire pour y préparer les âmes. Chez eux, la bonté dégènerait facilement en mollesse, et la piété toute superficielle qu'ils entretiendraient par la pratique de la communion fréquente ne serait pas pour en augmenter la bonne renommée. Cette incurie n'était pas le fait de Mgr de Ségur. Il était bon, incorrigiblement bon ; M. l'abbé Chaumont va même jusqu'à dire qu'il avait érigé la bonté en système et qu'il s'y tenait de parti-pris ; mais il savait disposer les âmes au repentir avant de les absoudre, et sa piété profonde était propre à les initier aux voies de la perfection. « Ce jeune prêtre impose, disait un converti dont on nous raconte la mort touchante. On ne peut le voir sans voir Dieu en lui. » Que tous ses critiques lui ressemblent, et partout la communion fréquente sera possible, et toujours on pourra employer le système qu'il recommandait de la bonté envers tous.

Ce système, Mgr de Ségur, comme saint François de Sales qu'il avait pris pour modèle, l'appliquait à tout le monde, aux jeunes

enfants, aux jeunes gens du monde, aux enfants du peuple, aux soldats, aux personnes pieuses, aux parents chrétiens, aux hommes du peuple, aux élèves des petits et grands séminaires et enfin aux prêtres. Quelques formalistes pourront trouver un peu irrégulière cette revue de ses clients spirituels, l'essentiel est qu'elle soit instructive et attachante ; or, par une heureuse harmonie entre le style, et la pensée, quelle suavité dans certaines pages ! On y respire le parfum des vertus surnaturelles de Mgr de Ségur, et ses qualités naturelles si vives et si françaises sont loin d'en diminuer le charme. Il faut voir comme le directeur sut se faire tout à tous, tendre et paternel avec les enfants, spirituellement enjoué avec les séminaristes, jovial et même légèrement goguenard avec les apprentis et les soldats. On aime, parmi les relations cordiales qu'il eut avec tous, cette pointe de gaieté et cette verve parfois railleuse où se trahit le Parisien. Il ne nous déplaît pas, pour constater cette bonne humeur du saint prélat, de trouver dans le livre de M. l'abbé Chaumont de fréquentes citations de ses piquants opuscules ; mais il faut bien avouer qu'en les lisant on perd parfois de vue le sujet tout spécial de la direction des âmes. Bien que volumineuse, cette dernière partie est encore incomplète. C'est comme si l'on voulait expliquer la direction de saint François de Sales d'après *l'Introduction à la vie dévote*, sans puiser dans ses lettres spirituelles. Sans doute, il n'est pas temps encore de mettre au jour la correspondance de Mgr de Ségur ; mais, pour un de ses intimes, M. l'abbé Chaumont paraîtra, je le crains du moins, un peu sobre de souvenirs personnels sur la méthode qu'il se propose de nous exposer. Sauf quelques chapitres où il fait exclusivement de l'ascétisme, son livre composé en majeure partie sur des opuscules de genres divers pourrait s'intituler : *Mgr de Ségur, écrivain*, aussi bien que : *Mgr de Ségur directeur des âmes*.

M. l'abbé Chaumont s'avance peut-être beaucoup quand il annonce dans sa préface que son ouvrage sera « comme un traité pratique » de direction d'après Mgr de Ségur. S'il n'était que cela, il serait sans doute considérablement diminué et pourrait bien tenir en un volume. Mais ne nous plaignons pas trop d'avoir dans un seul répertoire, outre les grands traits de la méthode du directeur, un fidèle résumé des principaux ouvrages de l'écrivain. Deux trésors valent mieux qu'un, quand même ils seraient un peu mêlés.

En somme, il faut souhaiter que ce livre se répande beaucoup, surtout dans les rangs du clergé. L'impression dernière qui résulte

de sa lecture, c'est, à l'encontre de beaucoup de préjugés, que tous les chrétiens sont susceptibles de direction et que beaucoup de bien serait fait si les bons directeurs étaient moins rares. Mgr de Ségur en prêchant la communion fréquente voulait, nous dit-il, « contribuer pour sa faible part à cette grande œuvre de régénération qui préoccupe tout le monde ». Que chacun soit dans sa sphère ce qu'il fut dans la sienne, et quand on songe à tout ce qu'il fit à lui seul, on ne peut douter que, ce jour-là, la régénération sera bien près d'être accomplie.

A. BOUÉE.

4. — 131. **MONSEIGNEUR DUPANLOUP ET M. LA-GRANGE SON HISTORIEN**, par l'abbé U. MAYNARD, chanoine de la cathédrale de Poitiers. 1 vol. in-8° de XIX-366 pages. 1884. Paris, Palmé. Prix : 5 francs.

Le livre de M. le chanoine U. Maynard est en partie une reproduction des articles publiés par lui dans l'*Univers*, sur les deux premiers volumes de la *Vie de Monseigneur Dupanloup*, et en partie une série d'observations nouvelles, à l'occasion du troisième volume de cette biographie.

Œuvre de polémique, cette publication en a nécessairement les allures (1), et il faut se placer à ce point de vue pour l'apprécier sainement.

Du reste, M. Ulysse Maynard est bien connu des lecteurs de la *Bibliographie catholique*, qui n'ont point oublié ses brillantes et savantes études sur les *Jauteuils de l'Académie française*. Concis, clair, aux traits vifs, parfois acérés, il frappe toujours juste, parce qu'il est animé, avant tout, de la noble passion de la vérité.

Dans le présent volume il a condensé, avec une verve contenue, mais piquante, toute l'histoire des divisions intestines de l'Église de France depuis 1840. C'est un triste tableau, mais hélas ! trop véridique.

Mgr Dupanloup, on ne peut le nier, avec un talent remarquable, avait un défaut capital, celui de vouloir être chef et commander. Par là même, en tant que personnage public, il a nécessairement été l'objet d'une grande admiration et d'une non moins grande répul-

(1) Parmi les amis de M. Maynard, beaucoup trouvent que sa polémique serait plus efficace, si elle était moins aiguë et plus contenue. Nous devons faire cette remarque pour nos lecteurs (*N. de la D.*)

sion, encensé par ceux qui l'ont fidèlement suivi, réprouvé par ceux qui l'ont accusé d'entraîner les catholiques dans une voie funeste.

La vie d'un tel homme était difficile à raconter, le lendemain du concile du Vatican, avant, pendant et après lequel il avait joué un rôle si retentissant. Au moment où les catholiques avaient besoin de s'unir dans la paix et la soumission aux décisions suprêmes de l'Église et de son chef, il semblait utile de ne pas raviver des querelles mal assoupies.

Il faut bien le dire, la *Vie de Mgr Dupanloup*, par M. l'abbé Lagrange, a été loin de produire ce résultat.

Se plaçant uniquement au point de vue de son héros, et oubliant qu'en dehors de ses admirateurs il y avait en France de nombreux catholiques qui étaient loin de partager les mêmes sentiments, M. Lagrange a voulu tout justifier, tout louer dans l'évêque d'Orléans. Or cette œuvre de justification ne pouvait se faire sans accuser et dénigrer ceux qui avaient joué, parmi les catholiques, un rôle opposé à celui de Mgr Dupanloup. Que dis-je ? la grande œuvre du concile du Vatican, celle qui a illuminé si vivement toute l'histoire de l'Église, la proclamation de l'infaillibilité pontificale, était par là même attaquée, sinon en soi, du moins dans ses origines et son opportunité. Et les préjugés funestes contre ce dogme répandus dans les sphères gouvernementales de l'Europe retombaient à la charge, non de celui qui, par lui-même ou ses amis, en avait plus ou moins dénaturé le sens et la portée, mais bien de ceux qui de loin ou de près avaient aidé à la réalisation de cette définition.

Un tel livre appelait une réfutation ; M. U. Maynard s'en est chargé. Dans une série d'articles publiés dans l'*Univers*, il s'est attaché à démontrer, par quelques traits piquants, l'exagération de la louange et les accusations mal fondées de cette monographie. Il y a là des pages d'histoire contemporaine qui ne peuvent être sérieusement contredites par quiconque est au courant des événements de notre époque : Les chapitres intitulés : *Mgr Dupanloup et l'Univers*, *L'Univers jugé par lui-même*, *Mgr Dupanloup et le Syllabus*, sont particulièrement instructifs.

Il en ressort à l'évidence que Mgr Dupanloup a été constamment agité de deux passions contradictoires, d'une haine aveugle contre Louis Veillot et son Journal, et d'un désir ardent de contribuer à réconcilier l'Église avec la société moderne. On ne sait si c'est la première qui a produit la seconde, ou réciproquement ; toujours est-il qu'elles ont été, pendant toute sa vie d'homme public, la pré-

occupation de son esprit et de son cœur. En général, ce qu'il a fait, dit ou écrit ne s'explique que par là.

Or, sans nous engager dans une discussion inutile, nous pouvons bien affirmer que, sur ces deux points, l'illustre évêque d'Orléans s'est égaré dans une fausse voie. Car, encore que Louis Veullot polémiste puisse être critiqué comme tout mortel, il est impossible d'admettre que son Journal ait mérité la haine que lui avait vouée Mgr Dupanloup, puisqu'il a été constamment défendu par le Souverain Pontife, Pie IX, de sainte mémoire, et par les principaux évêques de France.

D'autre part, la réconciliation de l'Église avec la société moderne est une chimère qu'un esprit sérieux ne peut longtemps poursuivre. Si par *société moderne* on entend le progrès dans les sciences, les lettres ou la vertu, l'Église ne peut se reconcilier avec ce qu'elle prêche et encourage. Mais si, par ce mot vague, on veut parler de la *déclaration des droits de l'homme*, faite en 1789, tout catholique doit se souvenir que son premier devoir est de proclamer *les droits de Dieu*. C'est par cette confession que les apôtres ont réconcilié le monde ancien avec l'Église ; comment croire que la réconciliation du monde moderne puisse s'opérer par une conduite opposée ?

En résumé, la divergence d'opinion qui, depuis 1850 surtout, a divisé les catholiques, ne consiste pas à reconnaître ou non l'utilité de revendiquer pour l'Église la liberté proclamée comme un droit commun par les Constitutions modernes ; elle consiste à soutenir ou à nier que restreindre ses droits à ces libertés politiques, c'est la livrer, comme une esclave, aux caprices des hommes. Voilà pourquoi les adversaires de Mgr Dupanloup ont protesté contre le silence qu'il voulait leur imposer sur les doctrines favorables à l'autorité de l'Église.

Il espérait par là assurer le concours des libéraux modérés. Les résultats partiels obtenus sous le régime de 1830 l'avaient aveuglé, lui et ses amis. Ils refusaient de voir que leurs prétendus alliés de la veille avaient tourné contre eux leur victoire et traitaient l'Église comme une simple association dont l'État doit limiter à sa guise les droits et la liberté. Et comme elle est plus que toute autre ennemie des droits prétendus de l'homme, cette liberté n'était à leurs yeux qu'une tolérance.

Pie IX ayant confirmé la condamnation portée par Grégoire XVI contre la triple liberté de la déclaration des droits de l'homme, Mgr Dupanloup et ses amis firent une opposition sournoise à ses

décisions, en essayant de les atténuer et de les faire apprécier comme inopportunes.

Ils eurent une lueur d'espérance, au moment où se répandirent les premières rumeurs de la convocation du concile œcuménique : se croyant sûrs de la majorité des suffrages, ils répandirent par toutes les voix de la presse leurs idées sur l'autorité des évêques dans les conciles généraux.

Mais bientôt, voyant le Saint-Siège se précautionner contre leurs menées, ils ameutèrent l'opinion contre le concile tel qu'il était préparé par le Pape ; et n'osant accuser directement Pie IX, ils firent retomber sur Louis Veillot toute la responsabilité de leur déception.

Toutefois, pendant le concile ils mirent tout en œuvre pour empêcher la proclamation de l'infailibilité pontificale. Obliger à croire les enseignements des Papes du moyen-âge sur l'autorité de l'Église, les Encycliques et le *Syllabus* du XIX^e siècle, œuvre, selon eux, d'une inintelligence déplorable des temps modernes, c'était la ruine de l'avenir de l'Église.

M. U. Maynard raconte, avec autant d'esprit que de précision, l'histoire de cette opposition tantôt sourde, tantôt publique, avant, pendant et après le concile. On doit féliciter M. l'abbé Lagrange d'avoir obligé le savant chanoine de Poitiers à réunir en un faisceau lumineux toutes les données historiques éparses dans les publications de différentes natures qui ont eu, il y a quinze ans, tant de retentissement, et qui commençaient à tomber dans l'oubli.

Qu'on lise (p. 202, etc.) les curieux rapprochements entre les *Observations* de l'évêque d'Orléans et les *Observations* de Döllinger sur la définition de l'infailibilité, et on verra quel rôle a joué Mgr Dupanloup avant le concile : « L'évêque d'Orléans, écrivait alors l'évêque de Rodez, l'évêque d'Orléans, dont l'action occulte s'était déjà exercée partout avec une habileté digne d'une meilleure cause, n'a que trop bien réussi à surexciter les classes lettrées et les classes populaires, ainsi qu'à troubler les hautes régions de la diplomatie, quand il a lancé ce manifeste ardent et habilement calculé contre ce qu'il appelait la polémique intempestive de certains journaux, mais, en réalité, contre les convictions et les espérances du monde catholique. »

Le récit des agitations de Mgr Dupanloup *pendant le concile*, n'est pas moins péremptoire.

M. Lagrange a écrit : « On n'attend pas de nous l'histoire détaillée

du concile... Si nous avons mentionné les incidents préparatoires, c'est uniquement pour remplir notre devoir d'historien sur l'attitude et les actes de Mgr Dupanloup et les mobiles vrais de sa conduite. Un seul mot peut les résumer : ce fut le sacrifice réfléchi d'une popularité immense à une conviction profonde... La discussion ouverte, il usa de son droit... il exprima son opinion hautement, loyalement avec une ardeur qui était dans son caractère, mais qui était aussi dans sa conviction. »

De telles assertions méritaient assurément une rectification ; car affirmer de telles choses en face de contemporains tant soit peu au courant de ce qui s'est passé, c'est essayer d'imprimer aux faits une physionomie qu'ils n'ont jamais eue. M. U. Maynard parle donc au nom de l'histoire lorsqu'il écrit à son tour :

« Sans nier ni le droit, ni le devoir dans une certaine mesure, nous soutenons que le devoir interdisait à Mgr Dupanloup la plupart des moyens, pas toujours loyaux, qu'il a employés pour faire prévaloir son droit prétendu et que son droit en demeure d'autant diminué ;... nous soutenons qu'un moment arriva où son droit prétendu était obligé à l'abdication, et où par conséquent son devoir était de suivre une toute autre conduite ; que dans les derniers jours surtout, et particulièrement au jour de la définition, il ne lui restait d'autre droit et d'autre devoir que de céder à l'Esprit-Saint et à l'Église qui se déclaraient manifestement, et de dire *Credo* aux pieds du Pape et devant tous ses frères, au lieu de fuir en *lion courroucé*. » Et véritablement M. U. Maynard démontre surabondamment tout cela.

La conduite de Mgr Dupanloup *après* le concile n'est pas racontée avec plus de véracité par son historien ; M. U. Maynard le fait toucher du doigt, aux pages 284, 285, 286.

Vient ensuite la question politique. M. U. Maynard nous initie par des faits curieux aux relations de l'évêque d'Orléans avec le comte de Chambord. Nous avons des preuves personnelles que le savant chanoine est dans le vrai ; mais ce n'est pas ici le lieu de les produire. Nous pouvons seulement dire que le parti libéral a bien réellement empêché la restauration monarchique en 1871 et 1873.

Nous n'appuierons pas non plus sur divers incidents des dernières années de la vie de Mgr Dupanloup. Bien que les faits soient fort intéressants, et en général fort bien prouvés, ils touchent à des intérêts moins graves que ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici.

Pour résumer notre opinion sur le livre de M. l'abbé Maynard,

nous dirons qu'il éclaire l'histoire religieuse de notre temps, et remet dans leur vrai jour les événements importants auxquels a été mêlé Mgr Dupanloup. C'est un acte de justice.

Dom François CHAMARD.

Bénédictin.

4. 5. — 132. **ŒUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD.** Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notes, de tables particulières pour les *Maximes*, les *Mémoires* et les *Lettres*, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc ; par MM. D. L. GILBERT et J. GOURDAULT, t. III, IV, et album. 1881-1883. Paris, Hachette. 7 fr. 50 chaq. vol. (*Collection des Grands écrivains de France.*)

La librairie Hachette vient de compléter la publication des *Œuvres* de La Rochefoucauld. Les derniers volumes renferment ses *Lettres*, un *Lexique* de sa langue et une *Notice biographique*, due à la plume érudite de M. Jules Gourdault. Le moment est donc propice pour apprécier l'ouvrage dans son ensemble.

Le collaborateur de M. Gourdault est mort. C'était M. Gilbert. Ceux qui l'ont connu n'ont point oublié cet esprit délié, ce causeur charmant, ce savant modeste au goût si affiné et si pur. Il s'en est allé au milieu de la tâche qu'il avait entreprise. Son ami, M. Gourdault, l'a menée à bonne fin : mais l'œuvre porte toujours le nom des deux travailleurs. L'une et l'autre resteront.

La Rochefoucauld est rangé parmi les *Moralistes* par tous les historiens de la littérature française. Ce titre pourtant est bien élastique. Il couvre des auteurs comme Pascal et comme La Bruyère ; comme Nicole et comme Vauveuargues ; comme Montaigne et comme Joubert : tous les extrêmes. Un seul trait de ressemblance : la passion de médire de l'homme, le plaisir de le rabaisser et de l'avilir ; une âpre recherche de ses défauts, de ses contradictions et de ses sottises. Peindre l'homme en laid, étaler ses honteuses faiblesses, en triompher, s'en *gaudir*, pour parler avec l'auteur des *Essais* : c'en est assez pour devenir un *moraliste* !...

Eh bien, non ! Je me fais du *moraliste* une idée plus haute et un plus bel idéal. Nous montrer que nous sommes petits, misérables, sans énergie et sans valeur : besogne facile. Le vrai médecin ne sait-il que découvrir et indiquer le mal ? Croit-il avoir obéi à sa mission quand il fait cela et quand il ne fait que cela ? Il donne les remèdes.

Nos prétendus *moralistes* ne s'en tiennent qu'à la première partie. Jamais ils ne disent comment l'homme se peut guérir.

Savez-vous où je trouve nos *vrais Moralistes*? Dans nos prédicateurs chrétiens : Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon... Ceux-là connaissent bien la nature humaine. Ils l'ont scrutée dans ses plus intimes et ses plus redoutables profondeurs. Ils ont touché du doigt les plaies vives dont elle est rongée. En pleine lumière ils mettent ses passions, ses laideurs, ses vices. Mais aussitôt, sans amertume, avec je ne sais quelle sainte gravité, ils offrent le remède par la prière, par la grâce des sacrements, par tous ces multiples secours dont l'Église est, à la fois, si riche et si prodigue.

A voir, par exemple, comment La Rochefoucauld était péniblement l'édifice des vertus humaines sur la base mobile et croulante de l'amour-propre, on demeure écœuré. Malgré sa déclaration au lecteur : « Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public », une révolte s'élève en nous contre pareille affirmation. Il est vrai que le noble duc conduit son système avec tenacité et habileté. Avec quel semblant d'impartialité il passe au tamis de sa critique les plus généreux sentiments de l'âme !

Il les pèse tous, dans un examen qui s'efforce de paraître grave et équitable : l'amitié, l'amour, l'honneur, la piété, la fidélité. Mais, il y perce, malgré son air d'indifférence, une joie maligne qui trahit l'intime de l'écrivain. C'est un misanthrope, que la vie a blessé dans sa vanité, dans son ambition et dans ses amours. Il lui garde rancune et érige en maximes générales, les réflexions qu'il s'est dites à lui-même, après un échec ou après une infidélité. « Les vertus, écrit-il quelque part, se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer » (1). Il se condamne par cette maxime ; il ment à son temps, et son réquisitoire passionné trouve la plus éloquente réfutation dans la vie de ses contemporains. Vincent de Paul, François de Sales, et le cardinal de Bérulle venaient de mourir. Sainte Chantal, Mademoiselle Legras, Madame Acarie avaient, à l'imitation de leurs directeurs, donné l'exemple des plus rares et des plus difficiles vertus. Le P. de Condren, M. Bourdoise, M. Olier continuaient des traditions de sainteté qu'ils léguaient, comme un bien patrimonial, à leurs familles spirituelles. Et toutes ces vies dévouées, toutes ces existences dépensées au service des pauvres ou renfermées dans la *Religion*, l'intérêt seul les anime ? l'amour-propre les inspire ? Elles

(1) *Maximes*, I, 171.

(pp. 333-337), du socialisme de la *chaire*, des moralistes de la *chaire* qui censurent le luxe, de la tyrannie autoritaire des convictions puissantes.

Et pendant que le libéralisme, matérialisant la situation sociale, ferme les yeux sur ses œuvres et leurs résultats, Karl Marx formule ces pronostics :

« Quand le gros capital aura supprimé tous les petits et les moyens capitaux, quand la grande fabrique aura étouffé autour d'elle toutes ses humbles rivales, quand le grand magasin aura détruit toutes les modestes boutiques individuelles,.... quand presque toute la population se sera transformée en ouvriers ou en employés, c'est-à-dire en salariés ou prolétaires, quand les capitaux ne seront plus que la chose des Sociétés anonymes ou de quelques banquiers *ploutocrates*, alors le collectivisme sera proche... La Société anonyme géante.... constitue la transition naturelle entre l'industrie individuelle, la propriété individuelle, le commerce individuel et le collectivisme » (pp. 33 et 34).

Pour écarter cet avenir *chaotique*, trois choses appellent les dévouements coalisés des esprits droits et des nobles cœurs : la propagation de la foi religieuse, la constitution de corporations industrielles et commerciales, librement formées et librement régies, la Justice dans les lois. C'est l'économie politique chrétienne, également éloignée du libéralisme économique et du socialisme révolutionnaire.

Là est l'union du capital et du travail maintenant en guerre ; là est le secret de l'harmonie sociale ; il n'est pas ailleurs.

Georges GANDY.

A. — 154. CONFÉRENCES AUX DAMES DU MONDE SUR LA VIE CHRÉTIENNE, par M. l'abbé DOUBLET, chanoine d'Arras, auteur de *Saint Paul* et *Jésus-Christ*, étudiés en vue de la prédication. 3 volumes petit in-8°. Chez Berche et Tralin. Prix : 10 fr. 50

Avant de prêcher, M. l'abbé Doublet a beaucoup écrit *en vue* de la prédication. *Saint Paul étudié en vue de la prédication*, 3 volumes ; *Jésus-Christ étudié en vue de la prédication dans saint Thomas d'Aquin*, 3 volumes, etc. (1) ; ce sont là des œuvres considérables

(1) Outre ces travaux, M. l'abbé Doublet a encore publié les *Psalmes étudiés en vue de la prédication*, 3 volumes ; des *Leçons d'histoire ecclésiastique*, 3 volumes ; des *Méditations à l'usage des Dames du monde*, 3 volumes.

et dignes à bien des titres de fixer l'attention. Jetons un rapide coup d'œil sur ces deux écrits avant d'analyser les conférences aux dames du monde.

I.

M. l'abbé Doublet déplore, comme tous les bons esprits, la pauvreté de l'éloquence de la Chaire à notre époque. « Quelle légèreté
« de doctrine ! s'écrie-t-il. Quel abandon des grands moyens !
« Quelles criminelles concessions à des auditoires frivoles et dé-
« christianisés ! N'a-t-on pas tout prêché, sauf la doctrine ? N'avons-
« nous pas vu, dans ces derniers temps, s'imposer à la Chaire chré-
« tienne une éloquence étrange, fille de la terre, tributaire des pen-
« sées et des passions humaines, imprégnée de naturalisme, capti-
« vant l'auditoire par un certain piquant de nouveautés malsaines,
« et lui distribuant, au lieu d'une nourriture solide, ce que l'apôtre
« appelait des niaiseries et des fables (1) ? »

Impossible de frapper plus fort et plus juste !

Pourquoi des écarts si graves ? Parce que bon nombre de nos orateurs ne savent plus puiser aux véritables sources.

« N'est-ce pas pitié, c'est encore M. Doublet qui parle, de voir
« comment les *panoramas*, les *revues*, les *tribunes*, les *sermonnaires*
« se jouent du prédicateur, offrant à sa crédule bonne foi des divi-
« sions, des sujets, des points de vue sans substance pour les fé-
« conder et les remplir, sans chaleur pour les vivifier, sans agré-
« ment d'aucune sorte pour les faire réussir (2) ? »

Les sources de la prédication sont principalement l'*Écriture Sainte* et la *Théologie*. M. l'abbé Doublet les connaît ; professeur d'un grand séminaire, il les fréquente habituellement ; il s'y abreuve depuis longues années. Son plus ardent désir serait de les révéler à tant d'autres qui les ignorent. Dans ce but il a écrit tout d'abord *saint Paul étudié au point de vue de la prédication*. L'auteur a parfaitement choisi : c'est bien cette partie des Saintes Écritures qu'il fallait ouvrir aux investigations des jeunes prêtres appelés au ministère de la parole. Dans aucune autre, la doctrine n'est exposée avec plus de hauteur et de plénitude. Sans doute toutes les parties de la Bible sont également vénérables puisque toutes elles sont ins-

(1) *Jésus-Christ étudié dans saint Thomas*, avant-propos, p. iv.

(2) Avant-propos, p. vi.

pirées. Mais cela ne veut pas dire qu'elles se ressemblent ou même qu'elles se valent et que l'on doive attendre de leur lecture les mêmes fruits. Pour ne parler que du Nouveau-Testament, les quatre Évangiles nous offrent, tout aussi bien que les épîtres du grand apôtre, la vérité dogmatique, mais plus diffuse, si j'ose ainsi dire, et comme entremêlée aux événements qui remplissent la vie du Sauveur, aux récits de ses miracles ou cachée sous le voile transparent des paraboles. Le livre des Actes nous la montre dans l'élan de la conquête, aux prises avec les opiniâtres ressentiments de la race juive, avec la corruption et la frivolité du génie grec, avec les jalouses et irascibles susceptibilités de l'orgueil romain. Les épîtres de saint Paul nous en présentent la synthèse scientifique. On y rencontre ça et là des formules étonnantes par leur concision, où la substance doctrinale semble être comme tout entière condensée.

A la lecture de l'Évangile, votre cœur s'émeut ; vous vous surprenez baignant dans un transport d'amour ces pages au fond desquelles rayonne la douce figure du Christ. Méditez-vous un fragment de saint Paul, vous vous arrêtez ébloui par trop de lumière, les yeux se ferment, la tête s'incline comme sous le poids des choses de l'Éternité et l'esprit entre dans un ravissement sans fin.

C'est à cette partie de la Sainte-Écriture que l'abbé Doublet se propose de nous initier.

Sa méthode est à la fois simple et puissante : il parcourt successivement les points principaux de la doctrine révélée, le *Péché originel*, l'*Incarnation*, la *Rédemption*, la *Vie surnaturelle*, la *Justification*, la *Grâce*, l'*Église*, le *Sacerdoce*, les *Vertus*, etc. Sous chacun de ces titres, il groupe tous les enseignements qui s'y rapportent, épars dans les épîtres du grand apôtre. Des faisceaux de textes projettent les plus vives lumières sur ces divers sujets. Nous avons particulièrement goûté son chapitre troisième où sont abordées les questions si délicates, si difficiles de l'*État surnaturel* et de la *Justification*. L'auteur eût pu, ce nous semble, commencer chacun de ses chapitres par l'exposition nette et précise de ce qu'il y a de *défini* et de *certain* dans la matière. Après avoir ainsi bien établi l'état de la question, il eût fait appel aux textes qui, se présentant en foule, n'auraient eu qu'à confirmer la doctrine déjà connue. Ce procédé si simple, si naturel est comme essayé ça et là ; nous eussions aimé à le rencontrer partout. Peut-être aussi y aurait-il eu quelque avantage à laisser saint Paul s'expliquer lui-même ; il eût suffi bien souvent de rapprocher les *textes*, au lieu de les encadrer dans des

commentaires diffus qui n'en augmentent pas toujours la clarté.

Le plus grand service que puisse rendre le livre de M. Doublet, c'est d'inspirer aux jeunes prêtres le désir de faire une étude sérieuse, approfondie des épîtres de saint Paul. Rien ne vaut le travail personnel ; seul il est fécond. Les initiateurs les plus habiles le facilitent, mais n'en dispensent point. Quand on aura lu M. Doublet, il restera à se mettre seul en face du texte révélé, à le sonder dans une méditation intense et continue, sans le secours d'aucun commentaire. Bien des choses y demeureront obscures, incomprises, même après une seconde, une troisième ou une quatrième lecture. Qu'importe ! Dans un copieux festin, toutes les viandes ne sont jamais consommées. Et même est-il donc si nécessaire de goûter de chacune ?

Notre orateur, nourri de la moelle du lion, prendra quelque chose de sa force ; on retrouvera dans sa parole un peu de l'éclat, de l'élévation et de la profondeur du grand apôtre. Sa prédication sera efficace, croyez-le. Pour reproduire la doctrine des épîtres, il n'aura pas besoin d'émailler ses discours de citations, plus ou moins appropriées. Je l'engage à laisser à d'autres ce travail de placage et de marquetterie, qui déconcerte les auditeurs peu habitués à tant de latin, et ne prouve pas toujours la science de l'orateur, puisque pour y réussir il suffit d'ouvrir une concordance.

II.

Le second ouvrage de M. l'abbé Doublet, *Jésus-Christ étudié en vue de la prédication dans saint Thomas d'Aquin* nous plaît moins que son *saint Paul*. Ce n'est pas seulement la personne de Notre-Seigneur, comme le titre tendrait à le faire croire, que notre auteur considère ; c'est le christianisme presque tout entier qu'il étudie. Nous ne saurions entrer ici dans des détails d'analyse qui nous entraîneraient trop loin. M. Doublet n'a pas la prétention d'initier le lecteur aux arcanes de la théologie scolastique, ni même de lui servir de guide dans l'étude des œuvres si hautes, si larges, si profondes de l'*Ange de l'école*. Son but est plus modeste, c'est de choisir, dans ces œuvres si nombreuses et si diverses, les matériaux propres à la prédication, « de les coordonner, de les mettre en lumière et de nous les offrir déjà revêtues d'une forme oratoire. » Sa plume érudite court, vive, alerte à travers ces labyrinthes de *questions, d'articles, de thèses, d'objections, de commentaires, etc.*, avec

une aisance presque excessive ; elle choisit, butine ou plutôt entasse, parfois sans assez de discrétion, les matériaux les plus précieux. On désirerait plus d'ordre et de simplicité dans leur agencement, plus de clarté et de sobriété dans leur exposition ; moins de longueurs et de redites. Les idées principales sont très belles comme tout ce qui est puisé aux entrailles de la théologie catholique ; mais sont-elles assez mises en relief ? On se perd parfois au milieu de développements qui se succèdent sans que le lien, très réel cependant, qui les rattache au sujet, apparaisse assez nettement. Le style a de l'éclat, parfois de la chaleur, une sorte d'entrain et de verve, qui tout d'abord vous plaît et vous emporte ; mais à la longue sa diffusion vous fatigue ; nulle part on ne rencontre cette concision nerveuse qui plaît tant dans les questions dogmatiques et est le trait révélateur de la vraie force intellectuelle.

Pour exprimer notre pensée par une comparaison que le lecteur nous pardonnera, le livre de M. l'abbé Doublet ressemble à une forêt de belle venue, mais un peu inculte. La végétation y est luxuriante ; mais les fourrés sont trop épais ; les arbres magnifiques, serrés les uns contre les autres entrelacent leurs branches touffues qui vous empêchent d'avancer. Il est vrai, une table analytique très bien faite est comme la carte topographique qui vous empêche de vous égarer. Les divisions en chapitres, paragraphes, alinéas sont comme des sentiers qui vous permettent de parcourir la forêt plantureuse. Mais ces sentiers sont trop sinueux et étroits ; ils manquent un peu d'air et de lumière. On se prend à rêver aux grandes et majestueuses avenues de Saint-Germain, où l'on se promène et où l'on respire à l'aise, à ces percées magnifiques à l'extrémité desquelles se déroulent de vastes horizons, ces panoramas variés et pittoresques de la vallée de la Seine, inférieurs cependant à ceux que notre auteur eût pu, avec un peu plus de soin et de patient labeur, entr'ouvrir devant notre regard ravi.

Nous serions bien tenté d'élever contre M. Doublet une autre critique. A-t-il bien choisi son auteur ? La grandeur du nom de saint Thomas ne l'a-t-elle pas un peu trop ébloui ? Entendons-nous bien ! Ce que je lui reprocherais, ce n'est certes pas d'avoir ramené l'attention de nos jeunes orateurs vers la théologie. C'est là au contraire ce qui fait en très grande partie l'opportunité et le mérite de son livre. « Mais la théologie scolastique est-elle la source la plus accessible à l'homme de la vie active dont les moments sont comptés, à l'orateur emporté par une succession non interrom-

« pue d'œuvres et de ministères de tout genre? (1) » Nous ne le croyons pas. M. l'abbé Doublet nous confirme lui-même dans ce sentiment. « Deux choses, dit-il, sont indispensables pour transporter puissamment à la Chaire la riche et splendide substance du docteur angélique : le choix du fond et la mise en œuvre. Le choix est malaisé et demande de longues et patientes études. Dans la partie la plus explorée des chefs-d'œuvre de saint Thomas, les *sommes*, les *opuscules*, le *commentaire sur le Maître des sentences*, etc., un certain nombre de matières sont impropres à la Chaire ; d'autres, pour y être employées avec succès, ont besoin d'être dépouillées de leur enveloppe trop scolastique et retirées du milieu de questions et de thèses dont l'orateur ne peut ni aisément, ni fructueusement se servir (2). »

Lorsque le savant pape Léon XIII remet en honneur dans nos écoles et nos universités le grand docteur du Moyen-Age, il siérait peu à cette revue de ne pas seconder le mouvement régénérateur des hautes et solides études. Tel n'est pas notre dessein. La scolastique demeurera toujours la méthode formatrice des esprits puissants, une sorte de gymnastique intellectuelle absolument indispensable à la jeunesse studieuse. On y aura recours, chaque fois que l'on voudra serrer de près la vérité, la dégager de tout ce qui n'est pas elle, la mettre en sécurité dans des formules qui la conserveront intacte pour les générations de l'avenir. Mais la méthode excellente pour définir et conserver, l'est-elle également pour propager et répandre ? Si elle forme des savants, prépare-t-elle au même degré les vulgarisateurs et les apôtres ?

Au lieu d'étudier Jésus-Christ dans saint Thomas, M. l'abbé Doublet eût mieux fait peut-être d'initier ses jeunes lecteurs à cette *théologie positive* dont Pétau demcurera le représentant le plus illustre et qui a eu de nos jours ses interprètes très-autorises auprès du Souverain-Pontife, dans ce collège romain dont l'enseignement n'a jamais encouru le moindre soupçon. De ces interprètes contemporains, nous ne nommerons que le cardinal Franzelin trop peu étudié en France. Qu'on lise son beau traité *de Traditione et scripturâ sacrâ*, ou bien son grand et magistral volume *de Incarnatione*, la dernière partie surtout *de Christo redemptore* ; et qu'on nous dise ensuite si ces magnifiques thèses, presque aussi *oratoires* que *théologiques*, pleines de mouvement et de vie, où les preuves

(1) Avant-propos, p. II.

(2) Avant-propos, pages II et III.

rationnelles, patristiques et scripturaires sont fondues si harmonieusement ne se convertiraient pas plus facilement en sermons et instructions pour les fidèles que les articles de la *Somme* de saint Thomas.

Ici on n'a point « à dépouiller la vérité d'une enveloppe trop scolastique, à la retirer du milieu de questions et de thèses dont l'orateur ne peut ni aisément ni fructueusement se servir. » Le plus souvent il n'y a pas une idée, pas une considération qui, convenablement développée, ne puisse être transportée dans nos chaires et entrer facilement dans l'esprit des auditeurs.

Prétendons-nous comparer Franzelin à saint Thomas ? Point du tout. Nous comparons une méthode à une méthode ; et encore nous ne considérons point leur valeur *intrinsèque*, mais simplement leur valeur *relative*, en vue d'un but particulier, la prédication.

La théologie positive est un grand et magnifique fleuve qui roule sans entraves entre des rives larges et gracieuses des flots de vérité, abondants et chargés du parfum des premiers âges. La scolastique, avec ses appareils syllogistiques et autres, nous distribue la même vérité, très pure, abondante aussi, mais en la faisant passer par de longs conduits artificiels. Ces conduits ont-ils été fabriqués par la main puissante de saint Thomas ? Cela sera beau comme la machine de Marly et nous donnera les grandes eaux de Versailles ! Pour moi j'aime encore mieux le cours simple et majestueux de la Seine ou du Rhône. A chacun ses goûts, dont il serait inutile de discuter plus longuement.

III.

Les Conférences aux Dames du monde ont-elles été prêchées ou simplement écrites en vue de la prédication ? Elles n'ont pu du moins se produire en chaire sous la forme qu'elles ont dans ces trois volumes. Où trouver en effet un auditoire assez héroïque pour entendre d'un trait une conférence qui tient à peine dans soixante-dix pages ? La note théologique n'est-elle pas un peu élevée et surtout trop continue dans une partie considérable du premier volume ? Dieu me garde de calomnier jamais le sexe pieux ! et même je n'en voudrais médire ici qu'avec une prudente et nécessaire discrétion, à voix basse. Le Christianisme a formé, en France surtout, des femmes remarquablement intelligentes des choses religieuses. Cependant les expositions doctrinales qui remplissent les confé-

rences sur la Vie surnaturelle, sur Jésus-Christ, sur Jésus-Christ rédempteur, sur le Mystère de Jésus-Christ en nous, me semblent dépasser la portée des auditoires de Dames, tels qu'on les rencontre dans la plupart de nos villes françaises. *Oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*. Si belle que soit la théologie, point trop n'en faut !

Lorsque M. l'abbé Doublet sort des considérations générales et s'adresse directement à ses auditrices, il devient plus accessible. Voyez les conférences sur la *Femme*, sur la *Mère chrétienne*, sur le *Monde*. Il y a là des portraits faits de main d'ouvrier : la femme et l'épouse ; la femme et l'enfant ; la femme et la douleur ; la jeune mère et l'adolescent ; la maîtresse de maison, etc... Chacune de ces physionomies a du cachet. Les traits généraux sont fortement accusés sans cesser d'être justes ; peut-être la peinture des détails eût-elle demandé des soins plus attentifs, une certaine délicatesse de touche. Les couleurs sont parfois trop vives. On saurait gré à l'auteur de moins insister. Passe encore s'il s'adressait à la masse ; mais il vise un public spécial, délicat qui veut être ménagé. Ce sont là de bien légers défauts, qui disparaissent presque complètement au milieu de nombreuses et admirables qualités. Lisez plutôt et jugez vous-même ; il s'agit du lycéen de quinze ans :

« Qui n'a rencontré ce type dont George Sand fait une peinture
« trop écourtée et surtout trop peu profonde. Ceux qui approchent
« et observent ne sont pas seulement écœurés de la grossièreté de
« ce langage, de la bassesse de ces sentiments, ils sont épouvantés
« du cynisme de cette impiété de quinze ans. Cet infortuné qui a
« perdu la fraîcheur de la pensée et la virginité du cœur, qui a
« remplacé les nobles aspirations par les instincts vulgaires et bas,
« qui ne porte plus sur le front la splendide auréole de l'adolescent,
« est celui aussi dont la foi chrétienne est morte, dont la religion
« n'est plus même un souvenir respecté. Il rit de tout, fait profes-
« sion de ne croire à rien et met au service de négations, qui à son
« âge seraient ridicules si elles n'étaient surtout odieuses, la fougue
« inconsidérée de la jeunesse. Pauvre enfant qui prend en pitié la
« religion de sa mère, blasphème Dieu qu'il ne connaît pas, hait
« sans savoir pourquoi le prêtre et le religieux qu'il poursuit de ses
« huées grossières. A une religion que le monde a honorée, que les
« illustrations fréquentent, que le génie célèbre, que les plus belles
« intelligences et les plus nobles cœurs étreignent de leur amour
« et de leur foi, lui, voue son transcendant mépris ! Et il va ce
« collégien, le cœur gâté, l'imagination obsédée d'impurs fantômes,

« le front couvert de rides ignominieuses, pris pour tout ce qui est
« juste, noble, religieux, d'une haine bête, il va de l'école qu'il
« déshonore à la famille qu'il désole de son impiété et de sa cor-
« ruption, en attendant que de la famille il porte à la société la sté-
« rilité de son incroyance et le scandale de ses rires. »

A en juger d'après certaines pages sur le cœur, sur l'éducation du cœur, etc., M. Doublet n'est pas de ceux qui croient posséder l'âme humaine tout entière, lorsqu'ils l'ont disséquée d'après les procédés scolastiques, lorsqu'ils ont classé et étiqueté ses facultés et ses puissances, et décrit d'après la formule le mécanisme de chacune d'elles. Reste à regarder vivre la Grande Capricieuse, à étudier le jeu si complexe, si émouvant, si dramatique de ses passions, à en surprendre les secrets mobiles, etc. Tout n'a pas été dit sur ces questions, et il y a quelque chose à apprendre après avoir lu les plus gros in-folio. Le champ d'observation est immense; longtemps encore on y pourra faire de piquantes découvertes. Nous félicitons M. Doublet de l'avoir compris.

L'un des principaux reproches que nous adresserions à l'auteur des Conférences est celui que nous avons déjà fait à l'auteur de *Jésus-Christ étudié dans saint Thomas* : il entasse à l'excès et n'a pas cette unité de conception qui fait, en très grande partie, la force de l'orateur et lui permet de graver à fond dans les esprits la vérité qu'il prêche. Ce défaut est saillant dans le second volume qui ne contient que quatre Conférences : la *Foi*, les *Grandes vérités*, la *Piété* et la *Charité*. — Sous ce titre vraiment trop élastique : les grandes vérités, l'orateur traite de la mort, du péché, du jugement, de l'Enfer, du Ciel et du Purgatoire. Mgr Landriot qui a beaucoup écrit pour les Dames du monde et a su s'en faire goûter, eût trouvé là matière à vingt conférences et à deux volumes. Il est vrai, la théologie de Mgr Landriot ressemble à une liqueur toujours précieuse, mais par trop délavée et étendue d'eau. La manière de M. l'abbé Doublet nous semble bien supérieure. Mais les lectrices en jugeront-elles ainsi ? Peut-être la perfection se rencontrerait dans un mélange habile des deux genres.

Nous ne ferons qu'une seule remarque sur le troisième volume, c'est qu'il contient à peu près tout ce que l'on peut dire sur la *Douleur*, sur la *Confession* et sur l'*Eucharistie*. Nous le recommandons aux femmes intelligentes et sérieuses. Intelligentes ! elles le sont toutes ; sérieuses, toutes le voudront paraître et liront ces conférences.

En résumé, M. l'abbé Doublet doit être rangé parmi les esprits, je ne dirai pas les plus puissants, mais les plus érudits de notre époque. Travailleur infatigable, il a exploré presque toutes les branches des sciences ecclésiastiques. Une étonnante mémoire lui permet de tout s'approprier, et une vive imagination, de tout exposer dans un style qui ne manque ni de mouvement ni de chaleur. Poussé par un instinctif amour des grandes et nobles choses, il a élu domicile dans ces hautes régions théologiques où il voudrait retenir le lecteur.

Lorsqu'il considère l'ensemble de ses travaux, M. Doublet n'a-t-il pas un regret ? Au lieu d'écrire un si grand nombre de volumes et de reprendre à différents points de vue des sujets nécessairement identiques dans leurs lignes générales, puisqu'ils ne sont autres que le fond même de la religion révélée, peut-être eût-il mieux fait de se borner à une œuvre unique. Que n'a-t-il élevé, à côté de ceux qui existent déjà, un monument apologétique où il eût exposé, sous une forme plus travaillée et plus parfaite, la série de nos dogmes. Il n'a été qu'un initiateur ; il eût été un maître et un modèle.

Les tableaux de nos grands artistes seraient encore très beaux sous les toits aplatis du Palais de l'Industrie ou dans les interminables ailes du Trocadéro. Nous les aimons mieux dans les galeries du Louvre. Ainsi en est-il peut-être des belles choses que M. Doublet a fait passer sous notre regard. Au lieu de les distribuer en un si grand nombre de volumes, nous eussions préféré qu'il les eût abritées dans un monument unique et plus durable. Sa plume était faite pour écrire ce chef-d'œuvre.

Quoi qu'il en soit, si la Chaire contemporaine se débarrasse des fausses méthodes et des pratiques routinières ; si elle parvient à secouer la torpeur de nos auditoires et à les ramener à une intelligence plus sérieuse du christianisme, à un goût plus sévère et plus sûr ; si elle abandonne cette mesquine théologie directive et morale qui répète à satiété des banalités excellentes que personne n'écoute ; si elle repousse cet enseignement naturaliste qui amoindrit le dogme pour le rendre plus acceptable, cette éloquence frelatée qui essaie de surexciter la sensibilité et l'imagination parce qu'elle se sent incapable de saisir la raison et de la dominer en l'irradiant des clartés victorieuses de la vérité révélée, elle le devra en très-grande partie à M. l'abbé Doublet. Ce vénérable auteur aurait rendu à l'Église de France le plus signalé service et trouvé la digne récompense de travaux déjà bénis de Dieu.

YVES LEBRETON.

sources. C'est chose intéressante, véritablement, que de voir, sous la main prestigieuse de Shakespeare, de tant d'éléments divers (la légende de Duncan, la légende du roi Duffe et les traits ramassés dans des drames antérieurs), jaillir, toute vivante et saignante, cette œuvre inouïe qui s'appelle *Macbeth* ! Le lecteur ne s'intéresse pas moins à la destinée du poème en Angleterre et en France, aux corruptions du texte, aux interpolations, au rythme lui-même. Je ne veux pas dire que l'auteur de cet *Essai* a fait des trouvailles ni que ses aperçus sont bien nouveaux ou bien profonds. Mais n'est-ce rien que d'avoir résumé sur une foule de points les meilleurs travaux d'Outre-Manche ? Grâce à M. Darmesteter, les curieux seront maintenant au courant d'une prosodie qui ne ressemble guère à la nôtre.

Il s'en faut que l'étude sur Byron soit aussi instructive. Comme l'étude sur Shakespeare, elle a servi d'introduction à un classique : le *Childe Harold* de la librairie Delagrave. Ce n'est au fond qu'un résumé, attrayant du reste, de l'ouvrage bien connu de Thomas Moore : *The life, Letters and Journals of lord Byron*. La critique littéraire y fait un peu défaut.

Byron, Shakespeare, ne sont plus ignorés en France. Shelley, Wordsworth, Browning le sont toujours. Ces trois études, toutes superficielles qu'elles me paraissent, n'en plairont pas moins à la foule des lecteurs, s'il y a foule, précisément parce qu'elles font sortir de la pénombre de vrais poètes, l'un ardent païen dont l'âme est une fournaise, l'autre mélancolique et pur, Browning enfin, le psychologue par excellence :

Mine be man's thoughts, loves, hates ! (1)

Le volume se termine par quelques pages attendries sur une jeune Hindoue, miss Toru Dutt, morte à vingt et un ans, après avoir écrit deux volumes de poésies en anglais et un roman en français. Il nous souvient que M. André Theuriet consacra dans le *Parlement*, il y a quelque temps (2), une notice délicate à l'auteur du *Journal de mademoiselle d'Arvers*.

J'ai donné l'idée de l'ouvrage de M. Darmesteter. Il est en général bien écrit et vivement. Ça et là, des mots étranges, comme des apparences « évanescences » (3). Ailleurs (4), vous remarquerez « des

(1) A moi les pensées des hommes, leurs amours, leurs haines !

(2) Le 11 et le 13 avril 1883.

(3) Page 205.

(4) Page 203.

formes changeantes qui font de la nature un reflet..., un écho..., un manteau... » Est-elle correcte cette phrase : « Ce que disait Wordsworth de lui-même l'était aussi bien de Shelley (1)...? » Cette autre est bizarre : « Shelley n'est que l'extrême gauche de Wordsworth (2)... » Faisiez-vous un trait d'esprit ou bien étiez-vous distrait quand vous avez écrit à propos de Shakespeare (3) : « Le poète pour la première fois se dégage de ses créations et domine du dehors ce monde qu'il met au monde... » ? Enfin, je vous invite vous même à relire la dernière phrase de la page 234. Si cette « charpente visible de la nature », laquelle est « un siège » et « un théâtre », siège des « calmes » et théâtre des « tempêtes », vous sourit toujours de fraîche nouveauté, je renonce à discuter sur le bon et le mauvais goût, l'attique et le béotien.

Jean VAUDON.

4. — 197. **GRAND (1e) PÉRIL DE NOTRE TEMPS** ou la *Franc-Maçonnerie*, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy. — 1 volume in-18 de 137 pages, 2^e édition (1884). — Paris, Bray et Retaux. — Prix : 1 fr. 25.

Une lutte suprême est engagée et prend chaque jour des proportions plus graves. D'un côté les défenseurs de la civilisation chrétienne, de l'autre une société ténébreuse qui tend à enlacer le monde, qui reçoit de Satan ses inspirations et sa direction, qui nous ferait reculer, si elle triomphait pleinement, au delà même de la sauvagerie où sont encore quelques vestiges de croyances religieuses ; j'ai nommé la Franc-Maçonnerie. Les Souverains Pontifes, depuis Clément XII jusqu'au pape glorieusement régnant, ont signalé en elle l'ennemie acharnée de l'Église et de toute autorité, la grande corruptrice des peuples. Dernièrement Léon XIII, dans son admirable Encyclique *humanum genus*, dévoilait tout le plan de cette conspiration infernale et invitait les évêques à la combattre avec le zèle de leur ministère sacré.

Mgr Turinaz, dont les nombreux ouvrages ont honoré la religion et la science, n'avait pas attendu cette exhortation pour remplir un important devoir. En 1878 et en 1879 il avait adressé aux fidèles de Tarentaise deux lettres pastorales sur la Franc-Maçonnerie ; il les a ensuite publiées dans une brochure dont la première édition s'est

(1) Page 201.

(2) Page 244.

(3) Page 41.

rapidement écoulee ; voici la seconde, enrichie de documents nouveaux soigneusement annotés et de quelques passages de la dernière Encyclique.

C'est bien le cas de dire : cet écrit vient à son heure. Dans un Avant-Propos qui en marque le plan et la raison d'être, l'éloquent et courageux prélat dit à bon droit :

« La Franc-Maçonnerie n'envahit pas seulement les grandes villes, « elle pénètre dans nos moindres villages, elle envoie ses écrits et « ses apôtres à nos populations les plus chrétiennes. Les émigrants « de nos campagnes concentrent ses adeptes dans les ateliers des « grandes cités, dans les lieux de réunion de la classe ouvrière, « et souvent, dès le premier jour, elle s'efforce de les séduire, de « les entraîner dans ses voies fatales, pour en faire plus tard les « propagateurs de ses funestes doctrines » (p. 11).

Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie et que fait-elle ? Tels sont les deux versants de ce volume, léger de pages, mais grave de révélations empruntées aux sectaires les plus influents, et aux plus remarquables ouvrages sur les sociétés secrètes.

La Franc-Maçonnerie est par essence la révolution universelle sous la forme d'une société occulte. Malgré les variétés qu'elle présente, elle est une dans ses doctrines et dans ses tendances. A ses membres elle impose un mot d'ordre, des secrets sanctionnés par des serments terribles. Elle se ramifie à l'infini ; elle a ses Grands-Orients, ses loges, ses ateliers, ses temples, ses rites ; singe du catholicisme parce que le démon est le singe de Dieu, elle parodie nos sacrements dans un langage blasphématoire dont le ridicule le dispute à l'odieux ; c'est ainsi qu'elle célèbre ses baptêmes, ses cènes, ses mariages, et, qu'elle étale ses insignes avec ses momeries dans ses cérémonies funéraires.

Quelles sont ses œuvres ? sa mission, son but, c'est de concentrer, sous le masque de la bienfaisance, les légions d'impiété et d'anarchie, c'est de les mener, la main dans la main, à l'assaut des sociétés que dix-huit siècles de christianisme ont faites. Mgr Turinaz démontre avec évidence que sous couleur de travailler à l'amélioration matérielle et morale de l'humanité, à étendre le domaine de la science, elle détruit la religion et la notion même de la divinité, la morale et l'ordre social, la liberté, l'égalité, la fraternité, le progrès véritable ; qu'elle n'a pas de patrie, qu'elle outrage la dignité humaine et le bon sens. Quant à ses origines et à son histoire, le vénérable auteur les passe sous silence, parce qu'il les croit en-

veloppées d'ombres, et aussi parce que, voulant être substantiel et court, il s'est borné aux grandes lignes de son sujet, nettement tracées.

La Franc-Maçonnerie, disons-nous, supprime Dieu. Quand elle affirme que dans les loges on ne s'occupe pas de questions religieuses, elle ment, ses écrivains les plus autorisés et ses orateurs se chargent de le prouver. On sait que, dans un Convent de 1877, elle a renié son affirmation déiste, c'est-à-dire le *grand architecte de l'Univers*, que proclamaient hypocritement ses statuts sans gêner les athées. Or très récemment, dans une réunion qui avait pour objet la révision de la constitution maçonnique, la secte, maintenant maîtresse de la situation, du pouvoir et de ses avenues, a jugé inutile de prolonger sa dissimulation, elle s'est dite ouvertement impie et révolutionnaire. A la séance de clôture, un orateur a fait, relativement à la croyance en Dieu, cette profession positiviste d'athéisme, au nom de l'assemblée générale : « Nous nous refusons simplement, en tant que collectivité, à l'affirmation de concepts qui ne sont pas susceptibles d'être vérifiés par les procédés de l'investigation scientifique, c'est-à-dire par l'observation et l'expérience... » Ainsi parlait le frère Louis Amiable, sans doute pour justifier ses invectives contre les prétendues calomnies de la bulle du pape. Voilà un précieux document dont Mgr Turinaz, dans une 3^e édition de sa brochure, pourra faire un très utile usage.

Que dire de la morale immorale des sectaires; morale de la libre pensée librement destructive de tout frein, morale sans Dieu, conséquemment sans base ni sanction. La Franc-Maçonnerie ne moralise pas, elle corrompt; tel est le sens de ses admissions féminines, et ici encore nous retrouvons les aveux significatifs des affiliés.

L'ordre social, elle le détruit radicalement par sa guerre à Dieu : « Jamais État ne fut fondé, suivant Rousseau lui-même, sans que la religion lui servît de base. » Il y a plus : son action politique, longtemps niée dans les loges est depuis longtemps un fait éclatant. L'orateur du Convent de 1884 a dit avec franchise : « nous avons largement concouru à préparer et à effectuer la grande régénération politique et sociale qui a commencé en 1789... Il nous faut reprendre la tradition de nos pères de 89 et mériter de célébrer dignement dans cinq ans d'ici le grand centenaire ». Est-ce clair, et le démenti donné aux hypocrisies maçonniques, peut-il être plus accablant ? Dans cet ordre de faits, Mgr Turinaz rappelle l'assemblée de 1786 où furent décrétés l'assassinat du contre-révolutionnaire roi

de Suède et le meurtre juridique de Louis XVI, les 72 bannières maçonniques qui flottèrent en 1871, aux applaudissements de la Commune, sur les remparts de Paris, le manifeste de la *Franc-Maçonnerie des travailleurs prolétaires*, publié par le président des grèves du Creuzot, les agissements anti-sociaux de l'Internationale, clairement rattachée à la Maçonnerie et ces *loges d'avant-garde* qui ont celle-ci pour mère et maîtresse, c'est-à-dire les anarchistes et nihilistes préparant dans l'ombre le sac de la société, trahissant leurs sombres desseins par des explosions répétées de dynamite.

Et la devise de la secte : liberté, égalité, fraternité, avec quelle vigueur Mgr Turinaz la montre, à la lumière des faits, perfide et mensongère ! la liberté par la proscription des religieux et la persécution incessante, par l'asservissement des adeptes à des chefs inconnus dont ils sont les dupes, par le droit de la force et l'indépendance absolue qui mène tour-à-tour à l'anarchie et au despotisme ! L'égalité, dans l'argot de la secte, veut dire : toutes les faveurs pour nos amis, toutes les exclusions ou oppressions pour nos ennemis. La fraternité, c'est la suppression par le poignard de ceux qui gênent, témoin la mort violente de l'illustre Moreno, président de la république de l'Équateur. En outre, le progrès athée selon la secte, n'est que le progrès de la corruption et des bouleversements. La patrie est sacrifiée aux aspirations humanitaires. La dignité de l'homme est ravalée par l'esclavage de l'esprit et du cœur ; enfin le bon sens disparaît dans l'étrangeté du langage, dans les puérités et le ridicule des *temples*.

Malgré tout, il y a des honnêtes gens, des catholiques mêmes que la maçonnerie, en dépit des anathèmes pontificaux, séduit encore. Mgr Turinaz réfute, avec une logique péremptoire, leurs inconcevables objections, et en terminant, il revendique la divinité de l'Église qui seule, par sa doctrine et l'autorité de ses pontifes, vient au secours de la sagesse éperdue des gouvernants, et leur assure ainsi qu'aux peuples sécurité, paix et salut.

Le docte auteur n'a destiné cet écrit, nous dit-il, qu'aux paysans et aux ouvriers. Nos vœux vont plus loin. Qu'il soit partout dans les mains du peuple, à la bonne heure, mais qu'il visite aussi les comptoirs et les salons où la maçonnerie fait tant de ravages : c'est notre vif désir et notre espoir.

Georges GANDY.

4. — 198. HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, par Paul THUREAU-DANGIN. 2 in-8° VII-458 et 438 pp. 1884. Paris, Plon. Prix : 16 francs.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux forment le commencement d'une histoire de la monarchie de Juillet ou plutôt d'un commentaire sur cette histoire. Ils prennent la France au lendemain de la révolution qui renversa le trône de Charles X et nous conduisent jusqu'au commencement de 1836. Écrits par un homme de talent et qui possède à fond son sujet, ils présentent un intérêt soutenu qui en rend la lecture aussi instructive qu'agréable. Cependant nous croyons que l'auteur suppose un peu trop chez celui auquel il s'adresse la connaissance des faits sur lesquels il base ses appréciations, oubliant ainsi, que déjà nous en sommes séparés par un demi siècle. De plus, si nous ne faisons pas complètement erreur, nous sommes en face d'un récit trop idéalisé ; nous assistons à la naissance de la légende sur le règne de Louis-Philippe et déjà cette première ébauche s'éloigne assez de la vérité. La révolution de Juillet fut pour la France un désastre politique et financier. Se figurer que le roi des barricades ait voulu réagir systématiquement contre le principe révolutionnaire, c'est une imagination : lui et les siens ne cherchèrent à contenir un peu le torrent que quand ils se sentirent sur le point d'être emportés, et toujours la légitimité et la religion leur firent plus peur que la démagogie. Louis-Philippe inaugura l'alliance anglaise, alliance qui n'a jamais été réciproque et franche. On prête au prince Chancelier d'Allemagne un mot fort juste : les anglais ne savent pas être les amis de leurs amis. Avides, égoïstes, sans force réelle, ils vous présentent un semblant d'amitié souvent gênant, jamais utile.

Quant au rôle des puissances conservatrices, il fut après 1830 ce qu'il a coutume d'être, hésitant, effacé et peu clairvoyant. Quand on lit dans M. Thureau-Dangin, l'histoire de l'odieux coup de main accompli sur Ancône, on serait tenté de s'indigner contre l'Autriche qui ne sut ni voir la décision à prendre, ni agir dans la mesure de ses lumières. On pourrait encore être tenté de trouver étrange que l'auteur parût presque approuver un attentat qualifié par Grégoire XVI d'exploit digne des Sarrasins.

Cependant nous le répétons et c'est là notre dernier mot : la lecture de l'ouvrage au sujet duquel nous traçons ces lignes trop

essentielles du savant et de l'historien, de l'écrivain et du jurisconsulte. »

Aussi, quand l'archiviste général de Belgique, si justement estimé, M. Gachard, présenta à l'Académie Royale cet ouvrage remanié et augmenté, il termina son long et intéressant rapport en signalant une si précieuse distinction à laquelle il applaudissait lui-même, et il disait: « Il serait difficile d'ajouter quelque chose à cet éloge » (1).

JACQUINOT,

Docteur en Droit, ancien Magistrat.

A. — 207. VIE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS, fondateur des Clercs réguliers ministres des Infirmes, par Mgr Justin FÈVRE, membre de l'Académie Tibérine, Vicaire-Général honoraire, Protonotaire Apostolique. — 1 vol. grand in-8° de 467 pages, illustré de 60 gravures d'après les monuments de l'Art chrétien. 1885. — Paris, Bray et Retaux. — Prix: 8 francs.

L'histoire étudiée à ses sources est un des notables travaux de notre temps. L'hagiographie a sa part de cette belle et utile préoccupation, et à aucune époque, certainement, on ne publia autant de vies de saints, anciens ou plus récents. Leur diffusion attesté qu'elles sont lues, et c'est la joie des pieux auteurs qui cherchent à exercer par cette voie l'apostolat chrétien. M^r J. Fèvre, qui déjà nous a enrichis de plusieurs volumes utiles, y joint aujourd'hui celui-ci, non le moins intéressant ni le moins édifiant.

Dans tous les saints (il n'y a pas à cela une exception), nous voyons se produire dès le début, et se perpétuer toute la vie, deux vertus fondamentales: l'assujettissement de la nature par la mortification, une charité merveilleuse envers le prochain. Converti par un coup inattendu de la grâce ou appelé dès les premières heures de la jeunesse, le saint se voue à la fois à l'austérité de la pénitence et à mille œuvres de miséricorde envers ses frères. Ni la philosophie, ni la science morale humaine, ni les plus brillants systèmes de fraternité, en quelque temps, en quelque lieu que ce soit, n'ont rien produit de semblable: à tel point qu'en dehors du christianisme le mot *charité* est vide de sens, et ne répond à rien de ce que nous entendons par là. Il est vrai que ce nom vient de nous comme la chose elle-même: ailleurs on peut donner parfois, mais se donner

(1) Cet ouvrage a été l'objet d'un bref pontifical en date du 16 septembre 1884. Sa Sainteté Léon XIII loue l'érudition du livre, en approuve l'esprit d'impartialité et encourage l'auteur à persévérer dans cette voie pour ses nouveaux travaux historiques.

en personne, mais s'immoler, jamais cela ne s'est vu. C'est la démonstration patente que notre doctrine ne ressemble point aux autres, qu'elle n'est point de la terre et vise plus haut qu'elle.

Voici dans S. Camille de Lellis l'un des plus étonnants héros de cette charité céleste. Comme tant d'autres saints, non seulement il se dévoue, se sacrifie, s'immole entièrement, et à ce qu'il y a de plus répugnant et de plus pénible, mais il forme une armée de disciples qui s'immolent comme lui, en vertu du même principe, et dont la glorieuse famille se perpétue à travers les siècles, en face des misères humaines.

L'histoire de S. Camille n'a pourtant attiré qu'un petit nombre d'écrivains ; la seule relation, à peu près, à laquelle on puisse recourir est une vie écrite par le P. Ciccattelli, compagnon du saint, retouchée et augmentée en 1822, à Rome, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'ordre de S. Camille. Il y a encore, il est vrai, les constitutions et annales de l'ordre lui-même ; puis diverses vies publiées en Angleterre par les Oratoriens de Londres, et deux ou trois autres en Espagne et en Italie ; M. l'abbé C. Blanc en a donné une en français. Mettant à profit ces travaux, M^r Fèvre nous présente enfin un livre digne de ce grand sujet, conçu et exécuté dans les proportions désirables. Sans sortir du cadre biographique, il a su introduire, çà et là, quelques considérations d'un caractère plus général, dans le but de rattacher les faits à l'histoire du temps, et d'en indiquer la portée. C'est la bonne manière ; et nous devons remercier l'habile et pieux auteur de nous avoir mis en possession d'une telle œuvre, d'ailleurs éditée avec un luxe de bon goût, qui en fera un charmant livre de cadeau dans les communautés, les pensionnats chrétiens, les catéchismes et les familles. On y a joint soixante petites gravures, dans le texte, en tête et à la fin des chapitres. Elles se rattachent moins à la vie du saint qu'aux vertus et au symbolisme chrétiens, et sont finement exécutées ; la plupart empruntées aux monuments de l'art catholique, ancien et moderne, ancien surtout.

Cette vie est pleine de péripéties et de traits attachants. S. Camille est appelé de Dieu et conduit par la main au chevet des malades. A cette époque, grâce à l'esprit païen que traînait après elle la Renaissance, le zèle pour les infirmes semblait bien affaibli ; les hôpitaux, en particulier, étaient tombés dans un état fort triste. Notre auteur en a tracé un tableau lamentable, que nous voulons croire quelque peu exagéré dans certains détails, ou du moins trop généralisé. La

Providence allait y pourvoir. Oublie-t-elle jamais son Église ?

« Au moment où j'écris ces lignes, je n'oublie point ce que nos
» yeux ont vu. Nous avons vu des agents de la force publique, des
» sous-préfets, des procureurs, des commissaires, des gendarmes,
» accompagnés de serruriers, suivis de bandes misérables, forcer
» les serrures, scier les barreaux de fer, enfoncer les portes, expulser
» les religieux de leurs cellules, violer du même coup tous les
» droits et proscrire tous les bienfaits. Nous avons vu les frères
» garde-malades, les sœurs de charité, sous prétexte de laïcisation,
» expulsés des écoles et des hôpitaux. Nous l'avons vu, et nous
» pouvons à peine le croire. Nous en sommes plus surpris qu'af-
» fligés. Les passions sont à nos yeux la forme de la plus radicale
» impuissance ; nous ne croirons jamais à la stabilité de leurs atten-
» tats et à la permanence de leurs triomphes » (P. 19).

Et voici, dans l'un de leurs fondateurs, l'esprit et les œuvres de ces persécutés de la déchéance sociale.

Né en 1550, dans les Abruzzes, d'une famille honorable et ancienne, Camille de Lellis reste de bonne heure orphelin. La carrière des armes lui offre de séduisantes perspectives d'avenir, à ce moment de guerres continuelles, et il s'y engage à plusieurs reprises. La vie des camps ne le portait guère à la vertu : il est dissipé, ami de la bonne chère, joueur effréné, et cependant éloigné d'autres excès qui l'eussent peut-être enfoncé dans l'abîme, sans retour. Il en vient à jouer ses habits, son épée, et finalement se voit réduit à l'extrême indigence. A Manfredonia, où l'on construit un couvent de franciscains, il n'a plus qu'à se faire aide-maçon.. La vue de ces religieux, des appels réitérés de la grâce, le font pourtant rentrer en lui-même : il songe à une entière conversion, à la vie de pénitence, et obtient de revêtir l'habit des Pères. Une plaie au pied, qui s'envenime rapidement et qu'on ne peut guérir, le force à quitter le cloître. Mieux portant, il essaie une autre fois, à Rome, de la vie monastique, et ne réussit pas davantage, toujours à cause de son infirmité. Mais il veut servir Dieu, faire pénitence, et c'est dans un hôpital qu'il se renferme. Dieu l'y avait conduit par tous ces détours. S. Philippe Néri (et non *de* Néri, faute trop commune en France) était le directeur de sa conscience, et contribua à l'institution qui bientôt va se faire jour en faveur des malades. C'est ici surtout que le livre devient profondément intéressant. La nature est à vaincre, les obstacles à surmonter, les adversaires à apaiser, les ressources à trouver, les compagnons à former. Camille est élevé au sacerdoce, plus tard il

comptera de nombreux prêtres dans son ordre. Le Saint-Siège approuve d'abord, puis comble de faveurs spirituelles, les humbles « Serviteurs des malades ». La congrégation s'étend. On l'appelle de tous côtés. Une horrible famine désole Rome en 1590 : les Camilliens s'y montrent héroïques. Le saint fondateur annonce d'avance le jour de sa mort, et s'envole pour le ciel en 1614, âgé de soixante-cinq ans.

De nos jours, l'ordre a été introduit pour la première fois en France par M^{sr} de Marguerye, évêque d'Autun, et il y compte plusieurs maisons, notamment à Lyon et à Lille. — « S. Camille » demande en plus grand nombre les vocations françaises, afin de » pouvoir exercer la charité en France partout où l'on accepterait » son concours. En retour de leur immolation, Il promet aux âmes » intrépides, oublieuses d'elles-mêmes, qui se rangeront sous » l'étendard de la *Croix rouge*, que l'Église a donné à son ordre » comme un signe distinctif et le symbole de la charité dont les » membres doivent être embrasés, il promet, dis-je, des plaies à » panser, des maladies souvent repoussantes, et même contagieuses, » à soigner, des infirmes révoltés à réconcilier avec la douleur, des » pécheurs parfois endurcis à ramener au Dieu du Calvaire, en un » mot une vie de sacrifice qui s'épuise rapidement dans les veilles. » Mais aussi, et en attendant la récompense éternelle, S. Camille ne » craint pas de leur assurer les bénédictions de tant de malheureux, » soulagés, réconfortés jusque dans les bras de la mort ; cette » suavité intime promise par Notre-Seigneur aux compatissants : » *Beati misericordes* ; ces délices et cette paix que le prophète Isaïe » annonce à ceux qui procurent le soulagement et le repos aux » accablés de ce monde : *Hæc est requies mea reficere lassum, et hoc est meum refrigerium* ; et à plusieurs d'entre eux, peut-être, » la palme du « martyr cueillie au chevet des cholériques ou des » pestiférés » (P. 453).

V. POSTEL.

4. — 208. VINGT ANNÉES DE RÉPUBLIQUE PARLEMENTAIRE AU XVII^e SIÈCLE. — JEAN DE WITT, *Grand Pensionnaire de Hollande*, par Antonin LEFÈVRE-PONTALIS. 2 vol. in-8°, iv-543 et 572 pp. ; avec un portrait d'après Netscher. 1884. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}. Prix : 16 francs.

Voilà une œuvre historique solidement composée et convenablement écrite, d'où se dégage plus d'une leçon tout à fait actuelle.

beth, par Claire Chemin. — L'enfant du 26°, par André Gérard. — La légende d'Orion, par Albert Lévy. — A travers la France: Montiers-en-Tarentaise, par Authyme Saint-Paul,

Opuscoli religiosi, letterarj ex morali.

SEPTEMBRE-OCTOBRE. — Lettre du professeur Antonio Rieppi au comte Giuseppe Rossi. — Prof. Fed. Luxardo - L'abbé Francesco Zignago. — D. Em. Polo y Peyrolon: L'apostolat de la femme dans les sociétés chrétiennes de nos jours. — Lorenzo Rondinetti: Vains systèmes des cosmogonies, poème. — Le pavillon d'Attila, fragment inédit d'un poème de Nicolò de Casola (en vieux français). — B. Veratti: Philosophie de la langue latine: les verbes passifs. — Poésies. — Bibliographie et mélanges.

Revue des Deux-Mondes.

1^{er} DÉCEMBRE. — I. Un vieux, par Pierre Loti. — II Souvenirs diplomatiques. La France et l'Italie, par G. Rothan. — III. Dans la steppe. Notes de voyage, par M. Eng. Melchior de Vogué. — IV. Promenades archéologiques. Le pays de l'Enéide, par Gaston Boissier. — V. La Sicile. Le sol, la population, les produits, par J. Clavé. — VI. L'eau de mer, ses propriétés physiques et chimiques, par Antoine de Saporta — VII. Le Maroc et la politique européenne à Tangr, par G. Valbert. VIII. Revue littéraire, par F. Brunetière. — IX. Chronique de la quinzaine. — X. Mouvement financier. — XI Bulletin bibliographique

15 DÉCEMBRE. — I. Eusèbe Lombard, 1^{re} partie, par André Theuriet. — II. Promenades archéologiques. Le pays de l'Enéide, par Gaston Boissier. — III. Etudes politiques et religieuses. Les catholiques libéraux et l'église de France depuis 1830. L'Empire, le Syllabus, l'infailibilité, par Anatole Leroy-Beaulieu. — IV. Les travaux de M. Pasteur, par Denys Cochin. — V. La Réforme de la marine. Torpilleurs et canonnières, par Gabriel Charmes. — VI. L'Irlande sous l'administration de M. Trevelyan, par Ed. Hervé. — VII. Revue dramatique, par Louis Ganderax. — VIII. — Livres d'étrennes. — IX. Chronique. — X. Mouvement financier. — XI. Bulletin bibliographique.

Revue Générale.

DÉCEMBRE. — I. La Hollande scientifique et littéraire, par Batavus. — II. Elatior, nouvelle par Jean de Reyva. — III. L'Inde anglaise, par M. Ch. Verbrugghen. — IV. Lettre de Paris, par Dancourt. — V. Retour au foyer, nouvelle, par Kraszewski, traduite par F. de Rembowski. — VI. Table des matières du tome XL.

Revue des questions historiques.

1^{er} OCTOBRE. — I. Vigile et Pélage: Etude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du VII^e siècle, par M. l'abbé L. Duchesne. — II. La légation du cardinal Cuigi en France (1664), par M. Charles Gérin. — III. Les conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médiris (1586-1587), par M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars. — IV. Les Emigrés et les commissions militaires après Fructidor, par M. Victor Pierre. — V. Mélanges. — VI. Courrier anglais, par Gustave Masson. — VII. Chronique, par Marius Sépet. — VIII. Revue des recueils périodiques, par Fr. de Fontaine. — IX. Bulletin bibliographique.

Revue du Monde catholique.

15 NOVEMBRE. — I, Étienne Dolet, par J. de Bonniot. — II. La vie dans le mariage, par Antonin Rondelet. — III. La République et l'émeute, par Lucien Burlet. — IV. Le comte de Maistre et M. Le Play, par Fernand Butel. — V. Le passage du Nord-Est (suite), par le comte J. d'Estampes. — VI. Le roman de ma grand'mère, par Ch. Legrand. — VII. Revue littéraire, par J. de Rochay. — VIII. Chronique générale, par Arthur Loth. — IX. Memento bibliographique, par Ch. de Beaulieu.

1^{er} DÉCEMBRE. — I. Une République parlementaire au XVII^e siècle, par A. Jean. — II Le budget en France depuis 1877, par Paul de Lamase. — Etienne Marcel et le dauphin Charles, par Ch. Buet — IV. La République et l'émeute, par Lucien Butel. — V. Le passage du nord-est, par le comte J. d'Estampes. — VI. Le roman de ma grand'mère, par Ch. Legrand. — VII. La littérature contemporaine en Italie, par Dom Thomas. — VIII. Chronique générale, par Arthur Loth. — IX. Memento chronologique, par Ch. de Beaulieu.

Tour (le) du Monde.

22 NOVEMBRE. — La Belgique, par Camille Lemonnier. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures de A. de Bar, Slom, H. Clerget, X. Mellery, Tofani, D. Lancelot et Matthis.

29 NOVEMBRE. — Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. — 1879-1882. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures de P. Vignal, P. Fritel et E. Ronjat.

6 DÉCEMBRE. — Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. — 1879-1882. Texte et dessins inédits. — Douze gravures de P. Langlois, Vignal, P. Fritel, Toussaint et A. de Bar.

13 DÉCEMBRE. — Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. — 1879-1882. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures de Vignal, E. Ronjat, A. de Bar, Tolani, et P. Langlois.

Le Gérant :

G. RETAUX.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA BIBLIOGRAPHIE catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

Bulletin bibliographique : juillet, 84 ; — août, 165 ; — septembre, 243 ; — octobre, 337 ; — novembre, 429 ; — décembre, 525.

Chronique : septembre, 250 ; — octobre, 341 ; — novembre, 437.

Correspondance littéraire : Angleterre, 341, 437 ; — Italie, 250.

Livres nouveaux : juillet, 93 ; — août, 173 ; — septembre, 260 ; — octobre, 330 ; — novembre, 445 ; — décembre, 533.

Poètes (les), 74, 328, 419.

Revue des recueils périodiques : du 20 juin au 20 juillet, 94 ; — du 20 juillet au 20 août, 175 ; — du 20 août au 20 septembre, 262 ; — du 20 septembre au 20 octobre, 351 ; — du 20 octobre au 20 novembre, 446 ; — du 20 novembre au 20 décembre, 534.

Romans (les), 84, 243, 429, 525.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

- N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent AUX ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES d'une INSTRUCTION ordinaire, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent AUX JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

- N° 4. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
- *. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUE et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOCRÉS, même dans leur spécialité.
- R. Placée après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
- Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. — Un petit trait (-) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1-6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

A

3. 4. Aimer et Croire, poésies, par Alphonse Poirier, 419.
4. A l'assaut des pays nègres. Journal des Missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale, 177.
- A. Alliance (l') du cœur de Jésus, par le P. Alfred Deschamps, 97.
- Y. Ame (l') inquiète. La Mer et l'Amour. L'âme inquiète. Vers pour être lus à deux. Au bord du gouffre. 1880-1884. Poésies, par Gaston de Haimès, 419.
4. Amirale (l'), par Charles Lomon, 84.
4. 5. Anciennes (les) villes du Nouveau-Monde. Voyage d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale, par Désire Charnay, 435.
4. Andrée, par Georges Duruy, 84.
5. Annales ecclesiastici, Cæsaris S. R. E. Card. Baronii, Od. Raynaldi et Jac. Laderchii, Congregationis Oratorii Presbyterorum, denuo et accurate excusi. Tomus XXXVI, 44.
6. Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MM. Guillaumin, J. Garnier, M. Block, 1884, par M. Maurice Block, 246.
- M. Armelle, par Étienne Marce!, 249.
5. R. Art (l') Byzantin, par M. Charles Bayet, 102.
3. 4. Assunta, par Louis d'Ambaloges, 243.
3. 4. A travers l'Europe. Impressions et paysages, par A. Routhier, 528.
- Y. Aurore (l'), par Maurice Bouchor, 328.
- Y. Avant 89. Les impôts, les pommes de terre, les racleurs, la gazette, le déficit, par Erckmann-Chatrian, 431.

B

Y. Beau (le) colonel, par A. *Beaumont*, 525.

A. Bible (la) de tout le monde. Récits complets, historiques, poétiques et moraux de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. l'abbé *Calas*, 5.

Y. Blasphèmes (les), par Jean *Richepin*, 328.

C

Y. Ça et là, poésies, par Frédéric *Turrière*, 419.

†. Casus conscientiae his praesertim temporibus accomodati propositi ac resoluti cura et studio P. V. moralis theologiae professoris, 265.

2. 4. Catéchisme (le) de Léon XIII, alors archevêque-évêque de Pérouse, traduit sur la 7^e édition, par le R. P. *Bouchon*, et annoté par le R. P. H. *Fournel*, 170.

3. Chambre (la) n^o 7, par Raoul de *Navery*, 525,

4. Chanoinesse (la) d'Ambremont, par la comtesse de *Massa*, 84.

2. 3. R. Chansons de France pour les petits français, avec accompagnement de J. B. *Weckerlin*, 514.

Y. Chanson (la) des gueux, par Jean *Richepin*, 328.

Y. Chérie, par Edmond de *Goncourt*, 84.

4. R. Chine et Extrême-Orient, par le baron G. de *Conlenson*, 408.

4. Chinois (les) peints par eux-mêmes, par le colonel *Tcheng-ki-Tong*, 353.

4. R. Christianisme (le) et les temps présents, par M. l'abbé Em. *Bougaud*, 355.

2. 3. Cinquième Corbeille de légendes et d'histoires, à l'usage des directeurs de catéchisme et des maisons d'éducation, par l'abbé G. *Allègre*, 528.

5. Circulation (la) du sang, examen critique de la théorie régnante sur le mouvement circulatoire et essai sur la théorie par laquelle on doit la remplacer, par le docteur Ramon *Turro*; traduit de l'espagnol, par G. *Robert*, 181.

Y. Civilisation (la) des Arabes, par le d^r Gustave le *Bon*, 165

4. Clergé (le) du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution (1789-1802), par l'abbé A. *Deramécourt*, 456.

1. Cœur (le très saint) de Marie, son amour, ses douleurs et ses joies, par le R. P. *Modeste*, 168.

4. Colin-Tampon, par *Quatrelles*, 514.

5. Collectivisme (le), examen critique du nouveau socialisme, par M. Paul *Leroy-Besulieu*, 363.

4. R. Colonies (les) perdues, par Ch. *Canivet*, 90.

3. 4. Comte (le) de Montalembert et Léon Cornudet. Lettres à un ami de collège (1827-1830), par Michel *Cornudet*, 460.

A. Conférences aux dames du monde sur la vie chrétienne, par l'abbé *Doublet*, 368.

Y. Contes héroïques, par *Banville*, 84.

M. Contes Macabres et autres et improvisations poétiques, par Jules *Nollés de Noduwez*, 74.

Y. Convention (la) nationale; son œuvre, 1792-1795, par G. R. *Cheslay*, 431

3. 4. Cours de belles-lettres, littérature, rhétorique, poétique, par le R. P. *Dalmais*, 6.

- °. Culte (le) de la Sainte Face à Saint-Pierre du Vatican et en d'autres lieux célèbres (Notices historiques sur), par M. l'abbé *Janvier*, 247.
- 5 R. Curiosités de l'histoire du pays boulonnais, mœurs et usages, traditions et superstitions, par Ernest *Deseille*, 115
- 3. 4. Curiosités des lettres, des sciences et des arts, par Charles *Joliet*, 337.

D

- M. De chute en chute, par Gabrielle *d'Arvor*, 243.
- A. Découvertes (les) de la science sans Dieu, par Eugène *Loudun*, 267.
- †. De dispensationibus matrimonialibus, par Zepherino *Zitelli*, 463.
- °. De la prière, par l'auteur du Livre des novices et des Paillettes d'or, 530.
- 5. Déluge (le) de Noé et le terrain quaternaire des géologues, par M. l'abbé *Gainet*, 465.
- 4. De Malherbe à Bossuet. Études littéraires et morales sur le XVII^e siècle par Victor *Fournel*, 378.
- 4. R. Démocratie (la) et ses conditions morales, par M. le vicomte Philibert *d'Ussel*, 313.
- 3. 4. Désertion, par M^{lle} *Zénaïde Fleuriot*, 525.
- Y. Devant l'énigme (1879-1883), par J. *Boissière*, 419.
- 4. R. Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur *Pougin*, 514.
- 5. Die catacomben, par Victor *Schultze*, 36.
- 4. Discours académiques et universitaires, par M. D. *Nisard*, 8.
- °. Discours de Sa Sainteté Léon XIII, par le R. P. dom *Pasquale de Franciscis*, 449.
- A. Douze apôtres (les), 528.
- 6. Droits et devoirs de la femme devant la loi française, par *le Senne*, 432.
- 4. Dupanloup (Mgr) et M. Lagrange son historien, par l'abbé *Maynard*, 299

E

- Y. École buissonnière à travers les hommes, les temps et les mondes, par *Ch. Ganges*, 166.
- A. Église (l') et les réformes sociales ou l'Église, la liberté, l'égalité et la fraternité, par le R. P. V. *Guibé*, 104.
- 5. Église (l') métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux, par *M. Nicrosme Lopes*, 147.
- A. Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX et son temps. Une reine catholique au siècle de la Réforme, par Louis de *Beauriez*, 432.
- 4. Y. En Allemagne. La Prusse et ses annexes. Le pays. Les habitants. La vie intérieure, par Félix *Narjoux*, 90.
- 5. Enchaînements (les) du monde animal dans les temps géologiques, par *Albert Gaudry*, 469.
- M. Enfant (l') volé, par Louis *Collas*, 243.
- 4. Entretiens familiers sur la santé. Hygiène usuelle, étudiée d'après les actes de la vie normale, par le docteur Félix *Brémond*, 9.
- 4. Épiscopat (l') de Massillon, par l'abbé *Blampignon*, 381.
- 3. Épreuves (les) de Geneviève, par M^{lle} *Marie Poitevin*, 525.
- 4. Erreurs (les) sociales du temps présent, par M. l'abbé *Élie Méric*, 182.
- 5. Esclaves, serfs et mainmortables, par Paul *Allard*, 11.
- Espérances (les) chrétiennes, par Augustin *Cochin*, 14.

- *. Esprit (l') de Jésus dans ses mystères, d'après les saints et les auteurs approuvés, par l'auteur des *Petites Fleurs*, 433.
3. 4. Essais de littérature anglaise, par James *Darmesteter*, 471.
5. Essai d'un commentaire scientifique de la Genèse, par M. A. de *Chambrun de Rosemont*, 382.
5. Essai sur le symbolisme de la cloche dans ses rapports et ses harmonies avec la religion, par M. l'abbé *Sauveterre*, 19.
5. Étude sur l'analogie en général et sur les fonctions analogiques de la langue grecque, par M. Victor *Henry*, 107.
5. Europe (l') sous les armes, par le lieutenant-colonel *Hennebert*, 283.
- Y. Évolution (l') naturaliste. Gustave Flaubert, les Goncourt, M. Alphonse Daudet, M. Émile Zola, les poètes, le théâtre, par Louis *Desprez*, 529.
- A. Exposition de la doctrine catholique, par Mgr Alph. *Capecelatro*, 391.

F

5. Fabulistes (les) latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen-âge, par Léopold *Hervieux*, 394.
4. Familles (les) bibliques, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la paternité chrétienne, par le R. P. A. *Maignon*, 20.
4. Femmes (les, illustres de France, par Oscar *Havard*, 515.
4. Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance 1699-1715, par Emmanuel de *Broglie*, 190.
- R. Filles (les) de John Bull, par Max *O'Rell*, 429.
3. 4. Flore (la) du calvaire. Traits caractéristiques de quelques voies douloureuses, par Eugène *Alcan*, 434.
- A. Foi (la), sa nature, ses principaux caractères et sa nécessité, par M. l'abbé *Mérit*, 337.
3. Folie (la) de Mariette, par A. *Téran*, 525.
- A. Frossard (Marie-Louise), enfant de Marie, élève de la Congrégation de Notre-Dame, 436.

G

- M. Glossaire du patois des matelots boulonnais, par Ernest *Deseille*, 115.
4. Grancogue-Léogan (les), par M^{lle} Marie *Poilevin*, 243.
4. Grande Grâce (la), paysages et histoire, par François *Lenormant*, 285.
- Y. Grandier (Urbain) et les possédées de Loudun, par le d^r Gabriel *Legué*, 51.
5. Grand (le) péril de notre temps ou la Franc-Maçonnerie, par Mer *Turinaz*, 473.
- M. Guerre franco-allemande 1870-1871. Notes et souvenirs d'un curé de la banlieue de Paris ; avec une carte de la banlieue Est de Paris, 166.
4. Guerre (la) et la paix, roman historique, par le comte *Tolstoï*, 434.

H

- A. Henri de France, par H. de *Pène*, 517.
3. 4. Histoire contemporaine de 1789 à la constitution de 1875, rédigée conformément au programme du baccalauréat ès-lettres du 22 août 1880, par l'abbé Th. *Delmont*, 338.

4. R. Histoire d'amour, par Louis *Enault*, 243.
4. Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul *Thureau-Dangin*, 477.
4. Histoire de l'art dans l'antiquité, par Georges *Perrot* et Charles *Chipiez*, 517.
5. Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (987-1180), par M. Achille *Luchaire*, 123.
- Y. Histoire de la pédagogie, par G. *Compayré*, 194.
4. Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle, par M. *Pougeois*, 120.
4. 5. R. Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares, par Victor *Duruy*, 395.
- A. Histoire d'un denier d'or, par Alex. de *Lamothe*, 243.
3. 4. Histoire et application de l'électricité, par M^{me} J. *Le Breton*, 478.
- A. Hommage à Louis Veillot, avec une préface et des notes de M. Eugène *Veillot*, 529.
4. M. Homère, traduit par le docteur J. B. F. *Froment*, 26.
- A. Homme (l') à l'oreille cassée, par Edmond *About*, 517.
4. Homme (un) d'État russe, Nicolas Milutine, par Anatole *Leroy-Beaulieu*, 50.
4. Huguenots (les) et les Gueux, par *Kerwyn de Luttenhove*, 498.

I

4. R. Idéal et Vérité, par Frank *Liria*, 529
4. R. Influence (de l') du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. Essai d'introduction à l'histoire littéraire du siècle de Louis XIV, par Charles *Dejob*, 275.
- R. Innocent (l'), par Emile *Pouvillon*, 525.
3. 4. Institutions (les) de l'ancienne Rome, par F. *Robiou* et D. *Delaunay*, 203.
- Y. Instruction (de l') du pauvre. Tablettes d'un horloger. par L. *Borsendorff*, 166.
2. 3. Instruction religieuse en exemples, suivant l'ordre des leçons du catéchisme, par le R. P. F. X. *Schuppe*, 247.

J

- Y. Jeanne d'Arc, libératrice de la France, par Joseph *Fahre*, 133.
- A. Jeanne d'Arc, par Marius *Sepet*, 518.
2. 3. Jeux (les) de la jeunesse; leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent, par Frédéric *Dillaue*, 519.
3. 4. Journal de la Jeunesse, 524.
3. 4. Journal des demoiselles, 524.
4. Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV, publié d'après le manuscrit autographe avec introduction, notes et additions, par Charles *Bréard*, 167.
- †. Jus canonicum juxta ordinem Decretalium, recentioribus sedis apostolicæ decretis et rectæ rationi in omnibus consonum, auctore E. *Grandclaude*, 28

L

4. R. Lande (la) en fleurs, Amoroso. Rimes de combat, par André *Alexandre*. Préface d'André *Thauriet*, 74.

- Y. Lettres choisies de Voltaire, avec une introduction historique et critique, notes et remarques, par G. *Feugère*, 137.
4. Lettres de Lady Barker, 243.
4. Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis, recueillies par M^{me} de Witt née Guizot, 141.
4. Lettres sur les examens de jeunes filles, par L. *Salember*, 167.
- M. Lise Fleuron, par Georges *Ohnet*, 84.
- A. Littoral (le) de la France. Deuxième partie : du Mont Saint-Michel à Lorient. — Les côtes bretonnes, par Ch. F. *Aubert*, 519.
- . Livre (le) des professes, par l'auteur du Livre des novices et des paillettes d'or, 530.
5. Livres saints (les) et la science, leur accord parfait, par M. l'abbé Fr. *Moigno* et par l'abbé *Dessailly*, 382.
- Y. Luther, sa vie et son œuvre, par Félix *Kuhn*, 481.

M

- Y. Machiavel en France, par Victor *Waille*, 206.
- M. Madame la Députée, par André *le Breton*, 243.
4. Mademoiselle Vestris, par Ernest *Daudet*, 84.
3. Maison (la) de famille, par M^{me} *Maryan*, 84.
- M. Maison (la) Gniel, par Louise *Gérald*, 429.
- †. Manna quotidianum Sacerdotum, tom. III, a Dominica VIII post Pentecoste usque ad Dom. I. Adventus, 339.
2. 3. Manuel du petit marin, par Auguste *Cœuret*, 433.
4. Marabout (le) de Sidi Fatallah, par *Bou-Said*, 429.
3. Mariage (un) difficile, par Aimé *Giron*, 84.
5. Matière (la) et la physique moderne, par J.-B. *de Stallo*, 401.
4. Mauvais (les) jours, par François *Vilars*, 429.
4. Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, par le duc du *Maine*, publiées par l'abbé A. *Mellier*, 210.
- *. Méditations pour les temps présents en union avec le Sacré-Cœur de Jésus, par N. *Blanchet*, 168.
- *. Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le séraphique docteur *Saint-Bonaventure*, traduites par le R. P. Dom François *Le Bannier*, 238.
4. Mélancolies animales, par Ch. *Lexpert*, 74.
4. Mémoires, documents et écrits divers, laissés par le prince de Metternich, chancelier de Cour et d'État, publiés par son fils le prince Richard de *Metternich*, classés et réunis par M. A. de *Klinkowström*, 290.
4. Mémoires du marquis de Sourches, sur le règne de Louis XIV, publiés par le comte de *Cosnac* et Édouard *Pontal*, 30.
- A. Mercénaires (les) de la papauté, par Armand *Dassier*, 91.
2. Méthode de confession, à l'usage des premiers communians et utile à tous les fidèles, par M. *Wagner*, 169.
3. 4. *. Miracle (le) de la charité, ou Vie du vénérable Joseph-Benoît Cottolengo, (1786-1842), par le P. *Gastaldi*, traduction libre de l'italien, par V. *Postal*, 339.
4. Mirages (les) d'or, par Raoul de *Navery*, 84.
4. Mission d'exploration du Haut-Niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou), par le commandant *Gallieni*, 521.
4. Mon portefeuille et souvenir du noviciat de Bosco, par Augustin *d'Arres* 404.

5. Monumenta reformationis lutheranæ. Ex tabulariis secretioribus S. Sedis 1521-1525, collegit, ordinavit, illustravit Petrus *Balan*, 219.
 Y. Muse (la) noire. Heures de soleil, par Stanislas de *Guaita*, 74.
 4. 5. Musique (la) et le drame, étude d'esthétique, par Charles *Bauquier*, 144.
 Y. Mylord et Mylady, par *Brada*, 525.
 4. 5. Mystique (la) divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines, par M. J. *Ribet*, 223.

N

- A. Neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus, par saint Alphonse de *Liguori*, traduit de l'italien par A. *Riche*, 532.
 3. Noms (les) effacés, par M^{lle} Thérèse Alphonse *Karr*, 525.
 4. 5. Nonce (un) du pape en Moscovie, préliminaires de la trêve de 1582, par le R. P. *Pierling*, 163.
 4. R. Nos morts contemporains, par Émile *Montégut*, 235.
 3. 4. Nos petites colonies, par Fernand *Hue* et Georges *Haurigot*, 226.
 Y. Nous tous, (décembre 1883, — mars 1884), par Théodore de *Banville*, 328
 4. Nouveau théâtre des Pupazzi, par Lemer cier de *Neuville*, 169.
 4. 5. R. Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes, tome IX. L'Asie antérieure, par Elisée *Reclus*, 488.

O

3. 4. OEuvres choisies de M. le comte Achille *du Clésieux*, 419.
 4. 5. OEuvres de la Rochefoucauld, par MM. D. L. *Gilbert* et J. *Gourdault*, 304.
 4. OEuvres de Mgr Freppel, évêque d'Angers, t. VIII; — OEuvres pastorales et oratoires, tome v, 33.
 5. Opera patrum apostolicorum textum recensuit, etc., F. X. *Funk*, 36.
 . Ordre de Malte. — Histoire du Grand-Prieuré de Toulonse et des diverses possessions de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans le sud-ouest de la France, etc., par A. du *Bourg*, 147.
 4. Origines (les) françaises, par M. l'Abbé du *Tressay*, 248.

P

4. Panthéon (le) fléchois, par le baron Albert *du Casse*, 248.
 . R. Paris avant l'histoire, par Elie *Berthet*, 521.
 4. Paris dilettante au commencement du siècle, par Ad *Jullien*, 309.
 A. Parmi les lys et les épines. Récits et souvenirs, par L. *Aubineau*, 92.
 5. Participation des Belges (Histoire de la) aux campagnes des Indes orientales néerlandaises sous le gouvernement des Pays-Bas, par le capitaine Eugène *Cruyplänts*, 154.
 2. 4. Petit catéchisme universel, par le cardinal *Bellarmin*, 170.
 M. Petite Marie, Anne de Kerrouar, par M^{me} Henriette *Large*, 243.
 6. Peuple (le) et l'empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare, par A. *Delattre*, 231.
 3. 4. Phénomènes (les) de l'atmosphère. Traité illustré de météorologie pratique, par H. *Mohn*, 159.
 4. R. Philosophes (les) et l'Académie française au dix-huitième siècle, par Lucien *Brunel*, 311.

- Y. Poèmes ironiques, par Émile *Goudeau*, 328.
A. Portraits officiels des Souverains Pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, par le chanoine Louis *Pollard*, 436.
Y. Prière de la semaine. Petit manuel de piété, 531.
5. Prieurs (les) claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Pierre de la Réole, par Ant. de *Lantenay*, 493.
4. R. Prince (le) Zilah, par Jules *Claretie*, 243.
4. 5. Principes de critique historique, par le R. P. Ch. de *Smedt*, S. J. Bollandiste, 36.
4. R. Propos d'un entrepreneur de démolitions, par Léon *Bloy*, 170.

Q

4. R. Quadrille (le) des lanciers, par Gaston *Bergeret*, 84.
Y. Qu'est-ce que la démocratie? C'est la désorganisation sociale, par le *Solitaire*, 313.

R

3. Real-Encyclopédie, etc., F. X. *Kraus*, 36.
3. 4. Récits créoles, par Charles *Baissac*, 84.
A. Récits militaires, par le général *Ambert*, 319.
5. Recueil de fac-similes à l'usage de l'École des Chartes, 42
5. Registres (les) de Benoît XI, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des Archives du Vatican, par Ch. *Grandjean*, 44.
5. Registres (les) d'Innocent IV, publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale, par Èlle *Berger*, 44.
Y. Remords (le) d'une mère, par Aug. *Roger* et Renée *Asse*, 525.
4. 5. Renaissance (la) en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par M. Eugène *Muntz*, 496.
4. R. Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte G. d'*Avenel*, 498.
4. Rire (le). Essai littéraire, moral et psychologique, par Louis *Philbert*, 324
Y. Romantisme (le) des classiques, deuxième série: Racine, par E. *Desenanel*, 48.
4. Roses de Noël. Pensées d'hiver, par M^{me} de *Blocqueville*, 531.
Y. Ruades et caresses. Poésies et drames modernes, par Georges *Bertul*, 419.

S

- A. Saint François d'Assise, 522.
Y. Sapho, par Alphonse *Daudet*, 84.
†. Ségur (Mgr de), directeur des âmes, par l'abbé H. *Chaumont*, 293.
3. Serment (le) du Corsaire, par Raoul de *Navery*, 84.
4. R. Severo Torelli, drame en cinq actes en vers, par François *Coppée*, 74.
4. Signe Melroë, mœurs berlinoises, par Ph. *Daryl*, 525.
4. Société (la) de Berlin, augmentée de lettres inédites, par le comte Paul *Vasili*, 233.
A. Soupe (la) au caillou, par Alphonse *Karr*, 340.
Y. Sous-préfet (le) de Châteauvert, par Gilbert *Stenger*, 243.
3. Souvenirs d'outre-mer, par l'abbé *Domenech*, 84.

4. R. Souvenirs d'un magnétiseur, par le comte de *Maricourt*, 161.
 Y. Spirite et chrétien, par Alex. *Bellemare*, 161.
 4. Suites (les) d'une capitulation. Relation des captifs de Baylen et de la glorieuse retraite du 116^e régiment. Extraits choisis par *Lorédan Larchay*, 532.

T

3. 4. Tableau de la littérature française (1800-1815), par *Gustave Merlet*, 235.
 A. Théorie (la) de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par l'abbé *Jules Thomas*, 97.
 5. R. Théorie de l'éducation, d'après les principes de *Herbart*, par *Édouard Rœhrich*, 323.
 †. Theses thcologicæ, *Leopoldus Chevallier*, 171.
 4. 5. Tiers (le) Etat, d'après la charte de Beaumont et ses filiales, par *Ed. Bonvalot*, 501.
 3. 4. Touriste (un) dans l'Extrême-Orient — Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin — (4 août 1881, — 24 janvier 1882), par *Edmond Cotteau*, 408.

V

4. Victoire (la) du mari, par *Gaston de Varennes*, 429.
 Y. Vie ardente (la), par *Hippolyte Buffenoir*, 419.
 A. Vie de Mgr Daveluy, évêque d'Acône, vicaire apostolique de Corée, mort pour la foi le 30 mars 1866, par *Charles Salmon*, 58.
 A. Vie de Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tcheou (Chine) enrichie d'une carte géographique du Kouy-Tcheou, par M. l'abbé *J. H. Castaing*, 61.
 4. Vie de M^{lle} Mance et commencements de la colonie de Montréal, par *Adrien Leblond*, 171.
 A. Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers ministres des infirmes, par Mgr *Justin Fèvre*, 506.
 4. Vie de saint Jean de Natha, par le R. P. *Calixte*, 65.
 A. Vie des Saints, par Mgr. *Paul Guérin*, 523.
 5. Vie (la) municipale en Attique. Essai sur l'organisation des dèmes au quatrième siècle, par *Haussoullier*, 415.
 Y. Vies (les) mystérieuses et successives de l'être humain et de l'être terre, considérées analogiquement au point de vue spirituel, fluïdique et matériel, publiées par E. M..., 161
 4. Ville (la) sous l'ancien régime, par M. *Albert Babeau*, 66.
 5. Villeneuve-lez-Avignon, son abbaye, sa chartreuse, ses établissements religieux, sa paroisse, par M. l'abbé *Goiffon*, 493.
 4. Vingt années de république parlementaire au xvii^e siècle. — *Jean de Witt*, Grand Pensionnaire de Hollande, par *Antonin Lefèvre-Pontalis*, 509
 4. Vingt-cinq ans de Sorbonne et de collège de France (1860-1884), par le D^r *A. Lebleu*, 404.
 4. Voisinage (un) compromettant, par Mrs *Edwardes*, 429.
 3. 4. Voyage autour de la République, par *Paul Bosq*, 171.
 4. Voyages (les) de Savorgnan de Brazza. Ogdoué et Congo, par D. *Neuville et Bréard*, 177.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

- About* (Edmond): Homme (l') à l'oreille cassée, 517.
Alcan (Eugène): La flore du Calvaire, 434.
Alexandre (André): La Lande en fleurs, 74.
Allard (Paul): Esclaves, serfs et main-mortables, 41.
Allègre (G.): Cinquième Corbeille de légendes et d'histoires, à l'usage des directeurs de catéchisme et des maisons d'éducation, 528.
Ambaloges (Louis d'): Assunta, 243.
Ambert (général): Récits militaires, 319.
Arres (Augustin d'): Mon portefeuille et souvenirs du noviciat de Bosco, 404.
Arvor (Gabrielle d'): De chute en chute, 243.
Aubert (Ch. F.): Le littoral de la France. Deuxième partie: du Mont Saint-Michel à Lorient. — Les côtes bretonnes, 519.
Aubineau (L.): Parmi les lys et les épines, 92.
Avenel (le vicomte G. d'): Richelieu et la monarchie absolue, 498.

B

- Babeau* (Albert): La ville sous l'ancien régime, 66.
Baissac (Charles): Récits creoles, 84
Balan (Pierre): Monumenta reformationis Lutheranae, 219.
Banville (Théodore de): Contes héroïques, 84. — Nous tous, 328.
Bayet (Charles): L'art bysantin, 102.
Beaumont (A.): Le bean colonel, 525.

- Beauquier* (Charles): La musique et le drame, 144.
Beauriez (Louis de): Élisabeth d'Autriche (femme de Charles IX) et son temps, 432.
Bellarmin (cardinal): Petit catéchisme universel, 170.
Bellemare (Alex.): Spirite et chrétien, 161.
Berger (Élie): Les registres d'Innocent IV, 44.
Bergeret (Gaston): Le quadrille des Lanciers, 84.
Bertal (Georges): Ruades et caresses, 419.
Berthel (Élie): Paris avant l'histoire, 521.
Blampignon (abbé): L'épiscopat de Massillon, 381.
Blanchet (N.): Méditations pour les temps présents, en union avec le Sacré-Cœur de Jésus, 168.
Blocqueville (M^{me} de): Roses de Noël. Pensées d'hiver, 531.
Bloy (Léon): Propos d'un entrepreneur de démolitions, 170.
Boissière (J.): Devant l'énigme, 419.
Bonvalot (Ed.): Le Tiers État, d'après la charte de Beaumont et ses filiales, 501.
Borsendorff (L.): De l'instruction des pauvres, 166.
Bosq (Paul): Voyage autour de la république, 171.
Bouchon (R. P.): Le catéchisme de Léon XIII, 170.
Bouchor (Maurice): L'aurore, 328.
Bougaud (abbé Em.): Le christianisme et les temps présents, 355.
Bourg (M. A. du): Ordre de Malte. — Histoire du grand prieuré de Toulouse, 447.

- Bou-Saïd* (capitaine): Le marabout de Sidi-Fatallah, 429.
Brada: Mylord et Mylady, 525.
Bréard (Ch) et *Neuville* (D): Les voyages de Savorgnan de Brazza, 177.
Bréard (Charles): Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, 167.
Bremond (Félix): Entretiens familiers sur la santé, 9.
Brogie (Emmanuel de): Fénéion à Cambrai, 190.
Brunel (Lucien): Les philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle, 311.
Buffenoir (Hippolyte): La vie ardente, 419.

C

- Calas* (abbé): La bible de tout le monde, 5.
Calixte (H. P.): Vie de saint Jean de Matha, 65.
Callen (l'abbé): L'église métropolitaine de Saint-André de Bord aux, par Lopes; réédition annotée et complétée, 147.
Canivet (Ch.): Les colonies perdues, 90.
Capecelatro (Mgr. Alph.): Exposition de la doctrine catholique, 391.
Casse (Albert du): Le panthéon fléchois, 248.
Castaing (abbé J. R.): Vie de Mgr Faurie, 61.
Chambrun de Rosemont (M. A. de): Essai d'un commentaire scientifique, 382.
Charnay (Désiré): Les anciennes villes du Nouveau-Monde. Voyage d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale, 445.
Chatrian-Erckmann: Avant 89, les impôts, les pommes de terre, les racleurs, la gazette, le déficit, 431.
Chauumont (abbé): Mgr de Ségur, 398.
Cheslay (G. R.): La Convention nationale: son œuvre, 431.
Chevallier (Léopold): Theses theologice, 171.
Claretie (Jules): Le prince Zilah, 243.
Clésieux (Achille de): OEuvres choisies, 419.

- Cochin* (Augustin): Les espérances chrétiennes, 14.
Cœuret (Auguste): Manuel du petit marin, 435.
Collas (Louis): L'enfant volé, 243.
Compayré (G.): Histoire de la pédagogie, 194.
Contenson (baron G. de): Chine et Extrême-Orient, 403.
Coppée (François): Severo Torelli, 74.
Cornudet (Michel): Le comte de Montalembert et Léon Cornudet. Lettres à un ami de collège (1827-1830), 460.
Cosnac (comte de) et *Pontal* (Edouard). Mémoires du marquis de Sourches, 30.
Coiteau (Édouard): Un touriste dans l'Extrême-Orient, 408.

D

- Dalmais* (R. P.): Cours de belles-lettres, 6.
Darmesteler (James): Essais de littérature anglaise, 471.
Daryl (Ph.): Signe Melroë, mœurs berlinoises, 525.
Dassier (Armand): Les mercenaires de la papauté, 91.
Daudet (Alphonse): Sapho, 84.
Daudet (Ernest): Mademoiselle Vestris, 84.
Dejob (Charles): De l'influence du Concile de Trente, 275.
 De la prière, par l'auteur du Livre des novices et des Paillettes d'or, 530.
Delattre (A.): Le peuple et l'empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare, 231.
Delmont (abbé Th.): Histoire contemporaine de 1789 à la Constitution de 1875, 338.
Deramécourt (l'abbé A.): Le Clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution (1789-1802), 456.
Deschamps (P. Alfred): L'alliance du cœur de Jésus, 97.
Deschanel (E.): Le romantisme des classiques, 48.
Deseille (Ernest): Glossaire du patois des matelots boulonnais, 115. — Cu-

riosités de l'histoire du pays boulonnais, 115.

Desprez (Louis) : L'évolution naturaliste. Gustave Flaubert, les Goncourt, M. Alphonse Daudet, M. Émile Zola, les poètes, le théâtre, 529.

Dillaye (Frédéric) : Les jeux de la jeunesse; leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent, 319.

Domenech (abbé) : Souvenirs d'outre-mer, 84.

Duruy (Georges) : Andrée, 84.

Duruy (Victor) : Histoire des Romains, 395.

E

Edwardes (Mrs.) : Un voisinage compromettant, 429.

Enault (Louis) : Histoire d'amour, 243.

F

Fabre (Joseph) : Jeanne d'Arc, libératrice de la France, 133.

Feugère (G.) : Lettres choisies de Voltaire, 137.

Fèvre (Mgr Justin) : Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers ministres des Infirmes, 506.

Fleuriot (M^{lle} Zénaïde) : Désertion, 525.

Fournel (R. P. H.) : Le catéchisme de Léon XIII, par le R. P. Bouchon, annoté, 170.

Freppel (Mgr) : OEuvres pastorales et oratoires, 33.

Froment (J. B. F.) : Homère, 26.

Funk (F. X.) : Opera patrum apostolicorum, 36.

G

Gainet (l'abbé) : Le déluge de Noé et le terrain quaternaire des géologues, 465.

Gallieni (le commandant) : Mission d'exploration du Haut-Niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou), 521.

Ganges (Ch.) : École ouissonnière, 166.

Gastaldi (P.) : Le miracle de la charité, 339.

Gaudry (Albert) : Les enchaînements,

du monde animal dans les temps géologiques, 469.

Gérald (Louise) : La maison Giniel, 420.

Gilbert (D. L.) et *Gourdaull* (J.) : OEuvres de la Rochefoucauld, 304.

Giron (Aimé) : Un mariage difficile, 84.

Goiffon (M. l'abbé) : Villeneuve-lez-Avignon, son abbaye, sa chartreuse, ses établissements religieux, sa paroisse, 493.

Goncourt (Edmond de) : Chérie, 84.

Goudeau (Émile) : Poèmes ironiques, 328.

Grandclaude (E.) : Jus canonicum, 28.

Grandjean (Ch.) : Les registres de Benoît XI, 44.

Guaita (Stanislas de) : La muse noire, 74.

Guérin (Mgr Paul) : Vie des Saints, 523.

Guibé (R. P. V.) : L'Église et les réformes sociales, 104.

Guillaumin, *Garnier* (J.), *Bloch* (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique, 246.

H

Haussoullier (B.) : La vie municipale en Attique, 415.

Havard (Oscar) : Les Femmes illustres de France, 515.

Hennebert : L'Europe sous les armes, 283.

Henry (Victor) : Étude sur l'analogie en général et sur les fonctions analogiques de la langue grecque, 107.

Hervieux (Léopold) : Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen-âge, 394.

Hue (Edmond) et *Haurigot* (Georges) : Nos petites colonies, 226.

J

Janvier (abbé) : Le culte de la sainte Face, 247.

Joliet (Charles) : Curiosités des lettres, des sciences et des arts, 337.

Journal de la Jeunesse, 524.

Journal des demoiselles, 524.

Jullien (Ad.) : Paris dilettante au commencement du siècle, 309.

K

- Karr* (Alphonse) : La soupe au caillou, 340.
Karr (M^{lle} Thérèse Alphonse) : Les noms effacés, 525.
Klinkowstrœm (M. A. de) : Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich, 290.
Kraus (F. X.) : Real-encyclopédie, 36.
Kuhn (Félix) : Luther, sa vie et son œuvre, 481.

L

- Lamothe* (Alexandre de) : Histoire d'un denier d'or, 243.
Lantenay (Ant de) : Les prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Pierre de la Réole, 493.
Larchay (Lorédan) : Les suites d'une capitulation. Relation des captifs de Baylen et de la glorieuse retraite du 116^e régiment. Extraits choisis, 532.
Large (Henriette) : Petite Marie, 243.
Le Bannier (François) : Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 288.
Lebleu (Dr A.) : Vingt-cinq ans de Sorbonne et de collège de France, 404.
Leblond (Adrien) : Vie de Mademoiselle Mance, 171.
Le Bon (Gustave) : La civilisation des Arabes, 165.
Le Breton (André) : Madame la députée, 243.
Le Breion (M^{me} J.) : Histoire et application de l'électricité, 498.
Lefèvre-Pontalis (Antonin) : Vingt années de république parlementaire au xvii^e siècle. — Jean de Witt, Grand Pensionnaire de Hollande, 509.
Legué (Dr Gabriel) : Urbain Grandier et les possédés de Loudun, 51.
Lenormant (François) : La grande Grèce, 225.
Leroy-Beaulieu (Anatole) : Un homme d'État Russe, Nicolas Milutine, 50.
Leroy-Beaulieu (Paul) : Le collectivisme, 353.
Le Senne (V.-M.) : Droits et devoirs de la femme devant la loi française, 432.

- Leexpert* (Ch.) : Mélancolies animales, 74.
Liria (Frank) : Idéal et Vérité, 529.
Livre (le) des professes, par l'auteur du Livre des novices et des paillettes d'or, 530.
Lomon (Charles) : L'amirale, 84.
Lopes (M Hiérosme) : L'église métropolitaine et primatiale de Saint-André de Bordeaux, 147.
Loudun (Eugène) : Les découvertes de la science sans Dieu, 267.
Luchaire (Achille) : Histoires des institutions monarchiques de la France sous les premiers capétiens, (987-1180), 123.
Luttenhove (Kervyn de) : Les huguenots et les gueux, 198.

M

- Maine* (duc du) : Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, 210.
Marcel (Étienne) : Armelle, 243.
Maricourt (comte de) : Souvenirs d'un magnétiseur, 161.
Maryan (M^{me}) : La maison de famille, 84.
Massa (comtesse de) : La chanoinesse d'Ambremont, 84.
Maynard (abbé) : Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien, 299.
Mellier (A.) : Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, par le duc du Maine, 210.
Méric (abbé Élie) : Les erreurs sociales du temps présent, 182.
Mérit (abbé) : La foi, sa nature, ses principaux caractères et sa nécessité, 337.
Merlet (Gustave) : Tableau de la littérature française, 235.
Metternich (prince de) : Mémoires, documents et écrits divers, 290.
Modeste (R. P.) : Cœur (le très saint) de Marie, 168.
Mohn (H.) : Les phénomènes de l'atmosphère, 159.
Moigno (abbé Fr.) et *Dessailly* (abbé) : Les livres saints et la science, leur accord parfait, 382.
Montégut (Émile) : Nos morts contemporains, 235.

Muntz (Eugène) : La renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, 496.

N

- Narjoux (Félix)** : En Allemagne, 90.
Navery (Raoul de) : La chambre n° 7, 525. — Le serment du corsaire, 84. — Les mirages d'or, 84.
Neuville (D.) et Bréard (Ch) : Les voyages de Savorgnan de Brazza, 177.
Neuville (Lemer cier de) : Nouveau théâtre des Pupazzi, 169.
Nisard (M. D.) : Discours académiques et universitaires, 8.
Nollée de Noduzoz (Jules) : Contes macabres, 74.

O

Ohnet (Georges) : Lise Fleuron, 84.

P

- Pallard (Louis)** : Portraits officiels des souverains pontifes, 436.
Pasquale de Francis (R. P. dom) : Discours de Sa Sainteté Léon XIII, 449.
Pène (H. de) : Henri de France, 517.
Perrot (Georges) et Chipiez (Charles) : Histoire de l'art dans l'antiquité, 517.
Philbert (Louis) : Le rire, 321.
Pierling (R. P.) : Un nonce du pape en Moscovie, 163.
Poirier (Alphonse) : Aimer et croire, 419.
Poitevin (M^{lle} Marie) : — Les Grancogne-Léogan, 243 — Les épreuves de Genève, 525.
Pougeois (M.) : Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle, 120.
Pougin (Arthur) : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, 514.
Pouvillon (Émile) : L'Innocent, 525.
 Prière de la semaine. Petit manuel de piété, 531.

Q

Quatrelles : Colin-Tampon, 514.

R

- Raimés (Gaston de)** : L'âme inquiète, 419.
Reclus (Élisée) : Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes, tome IX. L'Asie antérieure 488.
Reil (Max O') : Les filles de John Bull, 429.
Ribet (M. J.) : La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines, 223.
Riche (A.) : Neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus, 532.
Richepin (Jean) : Les blasphèmes, 328. — La chanson des gueux, 328.
Robiou (F.) : Les institutions de l'ancienne Rome, 203.
Rœhrich (Édouard) : Théorie de l'éducation, 323.
Roger (Aug.) et Asse (Renée) : Le remords d'une mère, 525.
Routhier (A.) : A travers l'Europe. Impressions et paysages, 528.

S

- Saint François d'Assise**, 522.
Salembier (L.) : Lettres sur les examens de jeunes filles, 167.
Salmon (Charles) : Vie de Mgr Daveluy, 58.
Sauveterre (abbé) : Essai sur le symbolisme de la cloche, 19.
Schultze (Victor) : Die catacomben, 36.
Sepet (Marius) : Jeanne d'Arc, 518.
Smedt (R. P. Ch. de) : Principes de critique historique, 36.
Stallo (J.-B.) : La matière et la physique moderne, 401.
Stenger (Gilbert) : Le sous-préfet de Châteauevert, 243.

T

- Tahen-Ki-Tong** : Les Chinois peints par eux-mêmes, 353.
Téran (A.) : La folie de Mariette, 525.
Thomas (abbé Jules) : La théorie de la dévotion du sacré-cœur de Jésus, 97.
Thureau-Dangin (Paul) : Histoire de la monarchie de Juillet, 477.

Tolstoï (comte) : La guerre et la paix, 434.

Tressay (abbé du) : Les origines françaises, 248.

Turinaz (Mgr) : Le grand péril de notre temps ou la Franc-Maçonnerie, 473.

Turrière (Frédéric) : Ça et là, 449.

Turro (Ramon) : La circulation du sang, 181.

U

Ussel (Philibert d') : La démocratie et ses conditions morales, 313.

V

Varennès (Gaston de) : La victoire du mari, 429.

Vasili (Paul) : La société de Berlin, 233.

Veillot (Eugène) : Hommage à Louis Veillot, 529.

Vilars (François) : Les mauvais jours, 429.

W

Wagner (M.) : Méthode de confession, 169.

Waille (Victor) : Machiavel en France, 206.

Weckerlin (J. B.) : Chansons de France pour les petits français, avec accompagnement, 514.

Will (M^{me} de) : Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis, 441.

Z

Zitelli (Zepherino) : De dispensationibus matrimonialibus, 463.